

DE L'ARCHITECTURE AU CHEVAL : LA RELATION COMTE D'ARTOIS ET MARQUIS DE VOYER (1777-1782)

Philippe Cachau
Chercheur associé UR 538

Le comte d'Artois et le marquis de Voyer partageaient deux passions : l'architecture et le cheval. Deux passions qui se voulaient l'expression de leur profonde affection pour l'Angleterre.



*Charles-Philippe de France
Comte d'Artois*
Louis-Michel Van Loo, 1771, Louvre.



*Marc-René de Voyer de Paulmy d'Argenson
Marquis de Voyer*
Jean Cherfils, vers 1770, coll. privée.

Ex-directeur des haras du roi et *l'un des premiers connaisseurs de l'Europe* aux dires de Jean-Nicolas Dufort de Cheverny¹, Marc-René de Voyer de Paulmy d'Argenson, marquis de Voyer (1722-1782), avait une longueur d'avance en ces matières.

Louis-Philippe II d'Orléans, duc de Chartres², futur Philippe-Égalité, voisin, ami et fils spirituel de Voyer au Palais-Royal³, le prit en exemple et

¹ Cf. Dufort de Cheverny, t. I, 1886, p. 116. Rappelons ici l'âge des protagonistes de cet article en 1777 : le comte d'Artois a 20 ans (né en 1757), le duc de Chartres en a 30 (né en 1747) et le marquis de Voyer en a 55 (né en 1722). On comprendra mieux certaines réflexions du marquis à leur propos (cf. *infra*).

² Duc d'Orléans à la mort de son père, le 18 novembre 1785.

³ Sur ses liens privilégiés avec le marquis de Voyer, cf. *infra* et le duc des Cars, *ibid*.

conseilla cet esprit fort éclairé à son cousin et compagnon des plaisirs, le comte d'Artois.



Philippe d'Orléans, duc de Chartres
Michel Garnier, vers 1777, Chantilly, musée Condé.

Le jeune prince en fit à son tour son conseiller artistique et fournisseur de chevaux de course et de pur-sang anglais.

L'architecture : De Nicolas Galland à François-Joseph Bélanger. La maison du comte d'Artois

Le 25 février 1777, Charles-Philippe de France, comte d'Artois se rendit acquéreur sous seing privé du marquisat de Maisons après avoir obtenu, en janvier, de son frère Louis XVI le don du château-neuf de Saint-Germain-en-Laye moyennant sa restauration pour 600 000 livres sur dix ans. Il caressa là un ambitieux projet de reconstruction, approuvé en juin, mais qui ne devait jamais aboutir⁴.

Suite à son union avec Marie-Thérèse de Savoie en octobre 1773, Artois dut organiser sa maison où l'architecture tint un rôle important⁵. Elle se manifesta en premier lieu par la formation de ses écuries, tant à Paris et Versailles qu'en Ile-de-France, voire en France. On ne compte plus, en

⁴ Cf. Faisant, *Bélanger (...)*, 2021, p. 59-63 ; Archives Nationales, R¹ 458. L'acquisition fut effectuée par Radix de Sainte-Foy, évoqué plus bas.

⁵ L'Almanach royal montre comment cette maison gagna en importance au fil du temps. Les noms d'architectes n'apparaissent qu'à compter de 1775.

effet, le nombre d'écuries bâties, louées et rénovées pour le prince⁶. Autant de témoins de sa profonde affection pour le cheval et les courses hippiques, expressions de l'anglomanie du temps⁷.

Conscient de l'importance de recourir à de grands noms de l'architecture pour sa réputation de « connaisseur », Artois commença par engager en 1773, Nicolas Galland⁸ et Louis-François Trouard⁹ en tant que premier architecte et intendant de ses bâtiments, respectivement¹⁰.

En novembre 1775, Étienne-Louis Boullée (1728-1799) qui œuvrait alors pour le financier Nicolas Beaujon, banquier de la cour, à l'hôtel d'Évreux (Élysée) et à sa maison d'Issy, fut engagé comme intendant des bâtiments à la place de Trouard, démissionnaire. Se voyant réduit à des ouvrages de restauration de ses écuries (de la comtesse d'Artois, angle des rues Bourbon (de Lille) et des Saints-Pères, 1774-1776) ; des écuries anglaises à Neuilly (1776), puis de l'appartement du comte au palais du grand prieur du Temple (1776), caressant l'espoir de grands projets qui n'arrivaient pas, Boullée remit finalement sa démission en avril 1777, suite à l'arrivée de Bélanger.

Galland ayant pris sa retraite en mars 1777, le comte d'Artois désigna, le 23 du mois, comme premier architecte, François-Joseph Bélanger (1744-1818), soutenu par plusieurs recommandations dont celle du marquis de Voyer¹¹. En juin, Jean-François-Thérèse Chalgrin (1739-1811)¹² fut employé comme intendant de ses bâtiments en remplacement de Boullée.

⁶ On en dénombre une quinzaine au moins sans compter celles de la comtesse d'Artois : Versailles, Compiègne, Fontainebleau, Paris (rue d'Anjou, rue de la Pépinière), Passy, Neuilly, Saint-Germain-en-Laye, Maisons, Marly, Vaucresson, Petit Barbeau à Samois-sur-Seine, Saint-Hubert, Sénart, Sèvres, Chambord (...).

⁷ Cf. *infra*.

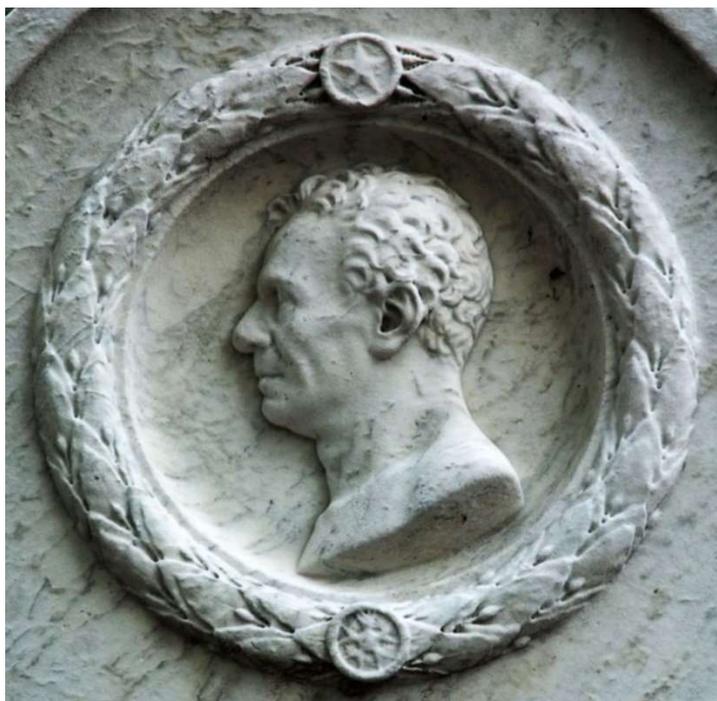
⁸ Inspecteur des Bâtiments de Versailles depuis 1740, contrôleur de ceux de l'École militaire depuis 1762. Jugé architecte secondaire par Michel Gallet, son activité dut être plus importante qu'on ne le croit généralement pour comprendre cette nomination aux côtés des figures éminentes de l'architecture du moment. Une activité qui reste à établir comme nombre d'architectes de l'Académie royale au XVIII^e siècle.

⁹ On lui doit la chapelle des catéchismes de l'église Saint-Louis (1764), première réalisation néo-classique à Versailles avant le Petit Trianon d'A.-J. Gabriel (1762-1770), puis l'église Saint-Symphorien de Montreuil, première église de plan basilical à l'antique en France (1764-70).

¹⁰ Première apparition dans l'Almanach royal de 1775. Ils figurent aussi en 1776. Boucart apparaît en contrôleur des Bâtiments à compter de 1775, remplacé par De Besse en 1776, Almanach royal, 1777.

¹¹ Une recommandation qui ne fait aucun doute en considération des éléments évoqués ci-après.

¹² Chalgrin était premier architecte de Monsieur, comte de Provence, depuis 1773.



François-Joseph Bélanger
Henri-Victor Roguier, 1818, Paris, Père Lachaise.

La signature des deux hommes apparaît régulièrement sur les plans, élévations et devis des ouvrages du prince aux côtés de celles de Mulard, inspecteur des bâtiments, Moyreau, contrôleur, et De Paris, vérificateur¹³.

Radix de Sainte-Foy, surintendant du comte d'Artois et intime du marquis de Voyer

Tous étaient placés sous l'autorité du financier Charles-Pierre-Maximilien Radix de Sainte-Foy (1736-1810), devenu "surintendant des Maisons, Finances, Bâtiments, Arts, Jardins et Garde-Meubles" du prince en 1776¹⁴. Une charge pour laquelle il avait déboursé la coquette somme de 300 000 livres.

Comme Bélanger, il ne fait guère de doutes que le marquis de Voyer ait été à l'origine de cet emploi, Radix de Sainte-Foy étant depuis 1774 ministre plénipotentiaire du duché de Deux-Ponts, voisin de son haras de Sarralbe en Lorraine¹⁵. On sait les attaches du marquis avec ce duché depuis les années 1750¹⁶.

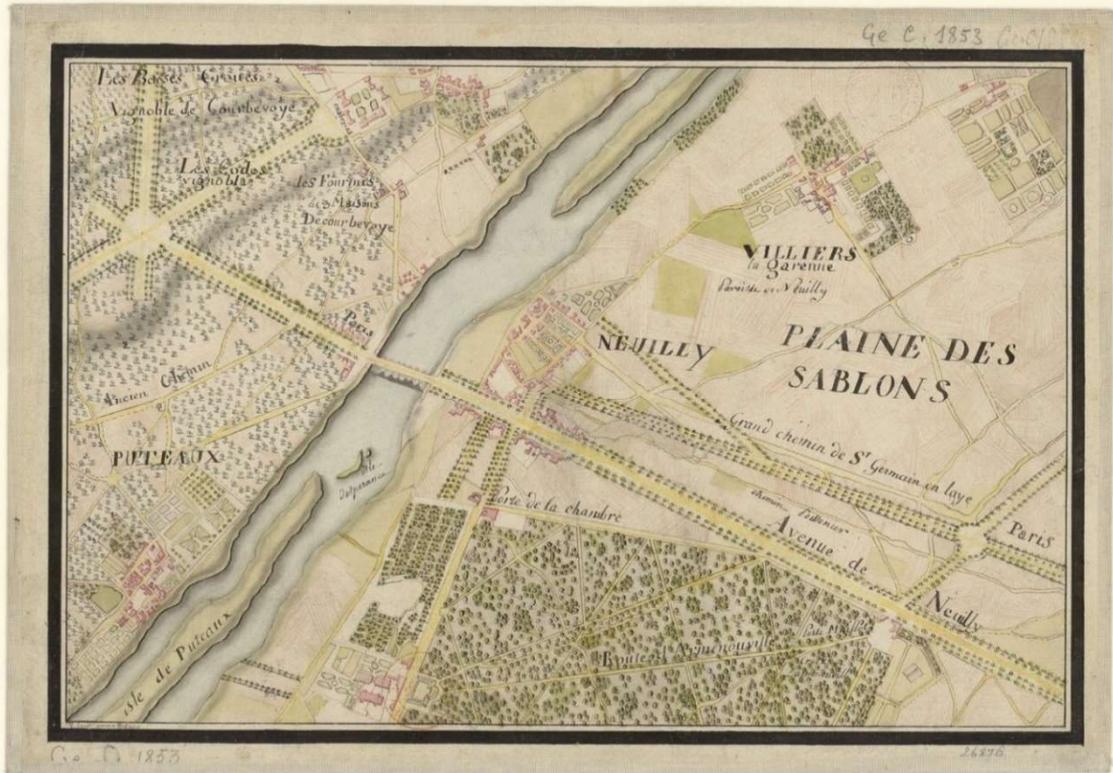
¹³ On trouve également le nom de Vuillard comme inspecteur des bâtiments.

¹⁴ Almanach royal, 1777.

¹⁵ Les deux sites sont distants d'une soixantaine de kilomètres de part et d'autre de la frontière.

¹⁶ Cf. Cachau, 2012, p. 135-165.

Ajoutons que Radix avait acquis en juillet 1766, des mains de Denis Lalette, valet, homme d'affaires et procureur du marquis, le château de Neuilly, propriété de son père, le comte Marc-Pierre d'Argenson, depuis 1740.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Le château de Neuilly et la plaine des Sablons
Plan terrier, XVIII^e siècle, B.N.F., Gallica.

Enfin, Radix se trouvait être le protégé du duc de Choiseul, intime de Voyer et son voisin de Touraine depuis l'achat du domaine de Chanteloup en 1761. On trouvera une documentation entre les deux hommes dans le fonds D'Argenson de Poitiers¹⁷.

François-Joseph Bélanger, un protégé du marquis de Voyer depuis les années 1760

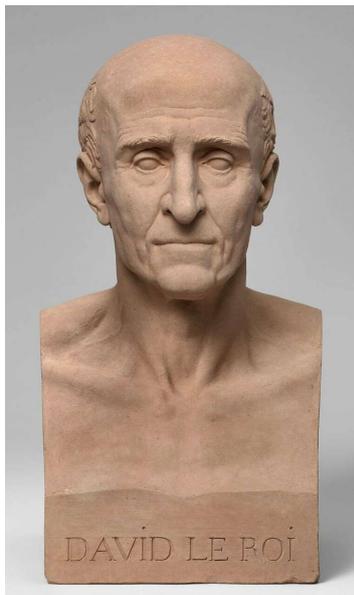
Nommé dessinateur des Menus-Plaisirs en août 1767 par le duc d'Aumont, l'un des quatre gentilshommes de la Chambre du Roi, en remplacement de Jean Houdon¹⁸, dessinateur du cabinet du comte de Provence en 1770, François-Joseph Bélanger (1744-1818) faisait partie

¹⁷ Bibliothèque Universitaire de Poitiers, fonds D'Argenson, P 167 et D 475, château de Neuilly. Vente du 10 juillet 1766 pour 100 000 livres. Cf. Claeys, 2011, t. II, p. 2037.

¹⁸ L'architecte assure avoir été au service des Menus-Plaisirs jusqu'en 1783 mais son activité n'est recensée que jusqu'en 1774, cf. Bazin-Henry, *Bélanger (...)*, 2021, p. 40.

de cette jeune génération d'architectes néo-classiques prometteurs du milieu du siècle.

Au tournant des années 1770, il se distingua par une série de réalisations prestigieuses : le coffre à bijoux de la dauphine Marie-Antoinette (1769), les somptueux projets de carrosses des comtes de Provence et d'Artois à l'occasion de leurs mariages (1771, 1773), le dessin de celui du sacre de Louis XVI (1774)¹⁹ par lequel il entendait rivaliser avec le *Gold State Coach* du couronnement de George III en 1761, œuvre de son confrère William Chambers, intime du marquis de Voyer et de Le Roy, son maître²⁰.



Julien-David Le Roy
Antoine-Denis Chaudet,
1803-1804, Louvre.

Conscient de son talent, Voyer connaissait Bélanger depuis ses débuts dans les années 1760 en tant qu'élève de Julien-David Le Roy : il remporta en effet le prix d'émulation de l'Académie royale d'architecture en 1764, soit au moment où le marquis engageait la restauration de son hôtel de la rue des Bons-Enfants dont Le Roy fut le conseiller artistique²¹.

Jacques-François Blondel, professeur de l'institution, autre grande connaissance de Voyer depuis les années 1750²², écrit alors à son sujet : *François-Joseph Bélanger, de Paris, âgé de vingt ans, a remporté un prix d'émulation en juin 1764 (beaucoup d'intelligence), dessine passablement, écrit bien, a de l'éducation et est assez exact aux leçons, mais compose fort inégalement, est inconséquent, volage et distrait*²³. Autant de qualités et de défauts qui devaient complaire à l'esprit novateur et transgressif du marquis de Voyer.

Le nom de Marc-René de Voyer apparaît d'autant plus dans la vie de Bélanger que l'architecte œuvra, à compter de 1768, à l'Opéra royal de Versailles comme adjoint du machiniste Blaise-Henri Arnoult²⁴. Une

¹⁹ Ibid, p. 37 ; Lebeurre, ibid, p. 49 et 51.

²⁰ Correspondance dans le fonds D'Argenson de la Bibliothèque universitaire de Poitiers (P 141). Cf. Cachau, 2021 et note 31.

²¹ Les deux hommes se connaissaient depuis les années 1750 au moins : Le Roy était le voisin du domaine des Ormes par le domaine familial de La Martinière à Usseau, près de Châtellerault. Sur les liens Le Roy – Voyer, cf. Cachau, 2021.

²² Intime de Nicolas Pineau et rival de Mansart de Sagonne, employés sur le domaine du marquis à Asnières. Blondel figurait alors parmi ses conseillers artistiques.

²³ Cf. Gallet, 1995, p. 50.

²⁴ Cf. Stern, 1930, t. I, p. 8.



*Louis-Léon-Félicité de Brancas
duc de Lauraguais*
Louis Carrogis de Carmontelle, 1760,
collection privée.

réalisation majeure du règne de Louis XV dans laquelle Voyer n'avait pas manqué d'exercer son influence auprès du marquis de Marigny, directeur des Bâtiments du roi, toujours prompt à écouter ses judicieux conseils²⁵.

Bélangier fut aussi le protégé du comte de Caylus, célèbre anticomane et graveur, proche de Le Roy et de Voyer²⁶, ainsi que du grand ami de ce dernier, Louis-Léon-Félicité de Brancas, duc de Lauraguais, fort probablement recommandé auprès de lui par notre marquis²⁷.

L'architecte composa pour le duc en 1768 un pavillon des bains à l'antique dans le jardin anglais de son hôtel de la rue de l'Université, actuel hôtel de Lassay, puis les écuries néo-classiques du château du Mont-Canisy en Normandie²⁸.

Deux réalisations qui ne devaient pas passer inaperçues auprès du comte d'Artois dans la décennie suivante²⁹. Bélangier conçut également pour Lauraguais un projet d'hôtel au faubourg Poissonnière, resté sans lendemain³⁰.

²⁵ <https://philippecachau.e-monsite.com/album/quand-l-hotel-d-argenson-influencait-l-opera-royal-de-versailles/>. Rappelons que Marigny et Voyer étaient régulièrement en lien en raison de sa charge de gouverneur de Vincennes. Le directeur des bâtiments se rendit au château des Ormes en 1774.

²⁶ Portrait gravé en 1754.

²⁷ Cf. *infra* la rencontre de Bélangier avec Mademoiselle Arnould.

²⁸ Cf. Gallet, 1995, p. 51 ; Bazin-Henry, *Bélangier* (...), p. 17, fig.1, musée Carnavalet. Sur ce château et ses haras, près de Deauville (Calvados), cf. Blomac, 2004, p. 260-261. Ce domaine ne doit pas être confondu avec celui de Canisy, près de Saint-Lô (Manche).

²⁹ Cf. note 4 et plus bas.

³⁰ BNF, Est., Ha 58, papiers Bélangier. Projet non daté.

Bélanger, Voyer et l'Angleterre (années 1760-1780). La relation avec Lord Shelburne

La proximité de Marc-René de Voyer avec William Chambers auquel Bélanger dédia son dessin du pavillon de Lauraguais³¹, comme celle du duc avec le monde anglo-saxon, incitèrent le jeune architecte à se rendre, non en Italie comme ses confrères, mais en Angleterre.



Sir William Chambers
Francis Cotes, 1764, Édimbourg,
Scottish National Portrait Gallery.



*William Petty FitzMaurice
comte de Shelburne*
Joshua Reynolds, 1775,
Cuba, Museo nacional de Bellas Artes.

La date de son premier voyage n'est pas connue précisément mais son premier biographe Jean Stern le situe vers 1765, soit l'année qui suivit ses deux échecs au prix d'émulation et au Grand Prix en février et juin 1764, et avant son entrée aux Menus-Plaisirs en 1767, recommandé alors auprès de William Petty FitzMaurice (1737-1805), comte de Shelburne³², pour sa résidence de Bowood. Une résidence dont l'homme d'état britannique fit remanier les jardins en 1762-65.

³¹ Dessin dédicacé lors de son premier séjour anglais, conservé au Royal Institute of British Architects. Cf. Barrier, 1990, p. 38. Chambers fut élève de Jacques-François Blondel aux côtés de Charles De Wailly, lequel fut engagé au château du marquis de Voyer à Asnières en 1754, puis à son hôtel parisien en 1764-72 et sur son domaine des Ormes de 1766 à 1782. Chambers fut aussi le grand ami de Le Roy. Sur les liens Voyer-Chambers-Leroy, cf. Cachau, 2021, p..213-214, 226-232 et *infra*.

³² Cet éminent homme d'état britannique, membre du parti whig à la chambre des communes en 1761, puis membre de la chambre des lords (1763-1805), fut tour à tour président de la commission du commerce (1763), secrétaire d'état de William Pitt (1766-1768), secrétaire d'état à l'intérieur (1782), premier ministre de Grande-Bretagne en remplacement de Lord Rockingham (1782-1783). Sur ses liens avec le marquis de Voyer, cf. *infra*.

La date de 1765 est récusée par Janine Barrier qui situe ce premier séjour vers 1774³³. Cette année paraît néanmoins fort tardive au regard des créations de Bélanger inspirées par l'Angleterre avant cette date³⁴. Après examen de la correspondance de William Chambers avec ses amis français, il ne fait guère de doute que, suite à ses échecs à l'Académie, Bélanger ait été invité à se rendre en Angleterre sur la recommandation de Le Roy auprès de son ami Chambers afin de satisfaire son besoin de retrouver l'inspiration hors de France. Ajoutons aussi les noms de Voyer et de Lauraguais, correspondants réguliers de Le Roy et de Chambers dans les années 1760-70³⁵.

L'architecte aurait ainsi effectué plusieurs séjours en Grande-Bretagne³⁶, outre ceux de 1778 et 1780, consignés dans son recueil de dessins conservés aux Beaux-Arts de Paris. Un recueil qui permet de mesurer l'influence de l'architecture et des jardins anglo-chinois de Chambers sur ses créations dont celles pour Artois³⁷.

En 1778-79, Bélanger se livra au projet de la galerie de Lord Shelburne pour sa résidence londonienne de Lansdowne House à Berkeley Square³⁸. Dès 1770, l'architecte fut mis en lien avec cette importante personnalité que Marc-René de Voyer connaissait depuis les années 1760 au moins³⁹. Soucieux de reconforter son ami de la perte de

³³ Cf. Barrier, 1990, p. 38.

³⁴ Cf. notes 19-20.

³⁵ La correspondance de Chambers avec la France est attestée dès 1757, cf. Barrier, 2010, p.197-277. Celle du fonds D'Argenson de Poitiers (P 141) n'est pas recensée par Janine Barrier. Si les étroites relations entre Le Roy et Chambers apparaissent en partie dans cet ouvrage, elles sont encore plus flagrantes dans la correspondance avec le marquis de Voyer (1769-1777) : Le Roy, son conseiller artistique à Paris et aux Ormes, est régulièrement cité entre 1769 et 1772. Il est aussi question de l'ami commun à tous trois, le duc de Lauraguais (missives de Chambers à Voyer des 28 mai 1771, 24 mars et 9 octobre 1772). Il ne fait donc pas de doute que Bélanger eut l'occasion de venir en Angleterre avant 1774 et fort probablement dans la période indiquée par Stern (1765-1766), étant désigné aux Menus-Plaisirs à compter de 1767. Mis en contact avec Lord Shelburne dès 1770, il put aussi venir brièvement à ce moment (cf. *infra*).

³⁶ Le marquis de Voyer fit aussi trois séjours en Angleterre : 1769 ; août-septembre 1774 ; mi-mars-mi-septembre 1777, cf. Blomac, 2004, p. 228-229, 249 ; 247 ; 248.

³⁷ Jardins de Bagatelle et de Maisons notamment. Paris, ENSBA, 120 D 20.

³⁸ Bâtie par Robert Adam de 1763 à 1768. L'activité d'Adam auprès de Shelburne se maintint jusqu'au décès de son épouse en 1771. Cf. Stern, 1930, t. I, p. 6 ; Barrier, 1990, p. 40-43 ; Lebeurre, 2021, p. 116.

³⁹ La correspondance de Lord Shelburne dans le fonds d'Argenson de Poitiers (P 175) débute à cette date. Il eut deux enfants de son épouse Sophia Carteret, disparue à son tour, le 5 janvier 1771.

son second fils en février de cette année, Voyer lui souffla le nom de ce jeune talent prometteur afin de concevoir le projet de sa galerie⁴⁰.

Avec Shelburne, nous nous trouvons au cœur du réseau britannique de Marc-René de Voyer. Un réseau impressionnant qui devait intéresser particulièrement l'anglomane qu'était le jeune comte d'Artois. On voit en effet par sa correspondance, combien Voyer était parvenu à tisser des liens avec les milieux marchands et aristocratiques londoniens dès le début des années 1760 tandis qu'il bataillait sur le front d'Allemagne lors de la guerre de Sept-Ans. En 1761, il rédigea en effet, depuis Dorsten (Rhénanie), des lettres aux marchands londoniens Peter Darnell Muilman et John Harvey pour l'envoi de chiens anglais destinés à sa meute des Ormes⁴¹. Déjà le prestige de l'élevage anglais !

Lord Shelburne avait probablement rencontré le marquis de Voyer chez Madame Geoffrin lors de ses séjours à Paris⁴². La confiance entre les deux hommes fut telle que le premier accepta d'être l'intermédiaire des comptes du second avec son fournisseur de chevaux anglais, Lord Rockingham⁴³. C'est au cours de son séjour à Londres, de mars à mai 1777⁴⁴, que Voyer relança le nom de Bélanger auprès de Shelburne pour sa galerie⁴⁵.

⁴⁰ BUP, fonds D'Argenson, P 175 : Missive de Shelburne à Voyer du 20 février 1770. Durant son séjour, l'homme d'état missionna Bélanger "de plusieurs commissions" dont la réalisation de meubles et le projet de sa galerie. Mais l'architecte n'ayant rien réalisé avant le retour à Londres de Shelburne, celui-ci pensa tout abandonner. Bélanger réalisa finalement deux meubles, un vase de porcelaine et des effets en bronze pour la galerie. Shelburne s'en remit à Voyer pour l'évaluation des meubles afin de constater l'intérêt de les envoyer ou non en Angleterre. Poitiers, fonds D'Argenson, P 175 : note s.d. du marquis de Voyer.

⁴¹ *Ibid* : Missive à John Harvey à l'intention de Peter Muilman du 10 septembre 1761 ; autre sur le même thème à Edward Stanley, 11^e comte de Derby (1689-1776).

⁴² La présence de Shelburne chez Mme Geoffrin est attestée lors de son séjour à Paris en 1771-72, cf. Edmond George Petty FitzMaurice, 1912, vol. 1 (1737-1776), ch. XIII. Un propos circonstancié du marquis de Voyer (s.d.) fait état du séjour de Shelburne à Paris et en Bretagne, l'été précédent. Dufort de Cheverny rappelle dans ses mémoires comment il se retrouvait, le lundi, avec son ami Voyer, Caylus, Wateley, Lalive de Jully et d'autres, chez la célèbre salonnière de la rue Saint-Honoré, cf. Crèveœur, 1886, t. I, p. 116.

⁴³ Sur cette éminente personnalité des courses anglaises, cf. *infra*. Paiements mentionnés dans la correspondance de Rockingham avec Voyer. BUP, fonds D'Argenson, P 175 : missives du 16 novembre 1776. Shelburne fit aussi des petits cadeaux anglais à la marquise de Voyer (*ibid*).

⁴⁴ Séjour attesté par la correspondance du marquis avec Lord Rockingham. Poitiers, fonds D'Argenson, P 175.

⁴⁵ Cf. note 39. Une intéressante lettre de Voyer à Shelburne du 2 mars 1777 nous informe du départ du marquis, avec son inspecteur des haras Grandmaison, entre les 20-25 mars, afin d'être présents aux courses de Newmarket à la fin du mois. Voyer

Dans une lettre du 26 février 1778, Bélanger déclarait à ce propos : *Je ne saurais trop vous remercier, Monsieur le Marquis, de l'Intérêt que vous avez bien voulu prendre à moi dans cette circonstance ; non seulement vous êtes l'ami des arts ; mais vous mériteriez d'être le père des artistes*⁴⁶.

Dans une autre missive datée du 22 août 1778, l'architecte réclamait à nouveau la protection de Voyer auprès du comte d'Artois et du grand aumônier des Quinze-Vingts pour sa nomination comme architecte de l'hospice, suite au décès de Pierre-Henri de Saint-Martin (1714-1778)⁴⁷. Deux preuves manifestes que le marquis de Voyer ne fut pas n'importe quel protecteur pour le jeune architecte⁴⁸.

Bélanger, Voyer, Lauraguais et Sophie Arnould

Le rapprochement de Voyer avec Bélanger se fit aussi par leur affection commune pour Sophie Arnould (1740-1802), célèbre cantatrice de l'Opéra dont l'amant et protecteur fut le fantasque et fastueux duc de Lauraguais, intime de Voyer⁴⁹. Le duc et le marquis se donnaient souvent rendez-vous au domicile de la demoiselle au Palais-Royal, rue Neuve des Petits-Champs⁵⁰. La réputation de libertin de Voyer est bien établie⁵¹. Il est possible que Bélanger fût de leurs rendez-vous (?).

confesse ne parler aucun mot d'anglais et faire traduire ses lettres par son ami Henri-Camille Colmont de Vaulgrenant, ci-devant capitaine du régiment Berry-Cavalerie. Celui-ci avait intégré l'ordre royal et militaire de Saint-Louis en janvier 1776 sur la recommandation de Voyer.

⁴⁶ BUP, fonds D'Argenson, P 135. On trouvera trois aimables lettres de l'architecte à Voyer sous cette cote.

⁴⁷ Ibid. Architecte employé par le marquis de Voyer à Asnières en 1756 ensuite de Mansart de Sagonne. L'hospice des Quinze-Vingts, rue Saint-Honoré, voisinait avec le Palais-Royal où se trouvait l'hôtel de Voyer, rue des Bons-Enfants.

⁴⁸ Il le savait d'autant plus qu'il n'ignorait rien de son action auprès de Le Roy, De Wailly ou Chambers (ordre de l'Étoile polaire).

⁴⁹ Sur ce grand éleveur de chevaux, amateur de l'Angleterre, cf. *infra*. De cette relation passionnelle, Sophie Arnould eut quatre enfants : trois fils et une fille. Sa carrière officielle de cantatrice s'étendit de 1757 à 1778. Elle continua de jouer épisodiquement jusqu'en 1788. Sur cette relation, cf. Blanc et Ollagnier, *Bélanger (...)*, 2021, p. 16-17 et 95-97

⁵⁰ BUP, fonds D'Argenson, P 156 : Papiers Lauraguais. Billet du duc au marquis de Voyer pour un rendez-vous chez M^{elle} Arnould (s.d.). Maison sise au fond du jardin du Palais-Royal. Voyer y venait en voisin. C'est pour les nouveaux aménagements de son bel appartement donnant sur le jardin que la belle engagea l'architecte. Les travaux furent financés par Lauraguais, cf. Blanc, *ibid*, p.16.

⁵¹ Cf. Cachau, 2004, t. I, p 479. Ce fut l'une des raisons pour lesquelles il tarda à avoir des enfants de son épouse. Il possédait une petite maison, rue Cadet, au faubourg Poissonnière, non loin de celle du comte de Saint-Florentin, ministre de la Maison du Roi (actuel lycée Lamartine). Deux réalisations par Mansart de Sagonne. On trouvera

On sait l'affection de l'architecte pour cette femme, rencontrée en 1767 lors de son entrée aux Menus-Plaisirs, au point de lui ériger, à sa demande, en 1771, rue de la Chaussée d'Antin, une maison palladienne près de celle de M^{elle} Guimard par Claude-Nicolas Ledoux avec laquelle elle entendait rivaliser⁵² : le "temple d'Euterpe" contre "le temple de Terpsichore"⁵³ ! Le grand escalier à double volée au centre de la demeure était visiblement inspiré de celui de De Wailly pour Voyer aux Ormes⁵⁴.

Le marquis de Voyer, un conseiller de premier ordre, vassal du comte d'Artois

Si l'on a avancé les noms d'autres prétendants de Sophie Arnould, tel le prince d'Hénin⁵⁵, capitaine des gardes du corps du comte d'Artois, pour lequel Bélanger édifia en 1773 l'hôtel des gardes de la rue de la Pompe à Versailles⁵⁶, Marc-René de Voyer, par sa réputation de longue date de grand mécène, sa qualité d'associé libre de l'Académie royale de



Hôtel des gardes du corps du comte d'Artois
François-Joseph Bélanger, 1773. Cliché Ph. Cachau.

aussi des allusions grivoises dans la correspondance de Chambers qui connaissait bien le goût des femmes de son ami Voyer.

⁵² Maison souvent considérée comme restée à l'état de projet mais qui fut bel et bien réalisée dans les années 1770. La cantatrice apparaît domiciliée dans cette rue en 1781.

⁵³ Cf. Blanc, 2021, p. 16-17. Bélanger aménagea aussi sa maison à Clichy et non à Vitry-sur-Seine comme l'indique faussement Éric Blanc, *Bélanger (...)*, 2021, p.17. Une maison qui rapprochait davantage les deux amants du marquis de Voyer à Asnières, vendue par la cantatrice en 1791.

⁵⁴ Cf. Ollagnier, *Bélanger (...)*, 2021, p. 95. Sur cet escalier, voir note 66.

⁵⁵ Charles-Alexandre-Marc-Marcelin de Hénin-Liétard d'Alsace, prince de Hénin, comte de Beaumont, prince du Saint-Empire romain germanique (1744–1794).

⁵⁶ Cf. Bernet, *Bélanger (...)*, 2021, p. 53. Actuel 12 rue Carnot. Première réalisation architecturale de Bélanger à Versailles avant les écuries restées inachevées en 1783.

Peinture et Sculpture depuis 1749, puis d'honoraire amateur en 1767, de protecteur de l'Académie de Saint-Luc depuis 1751 et d'organisateur de plusieurs de ses salons, ses liens avec les ducs de Chartres et de Lauraguais, ainsi que de nombreux artistes, ses chantiers personnels prestigieux (château et haras d'Asnières, hôtel de la rue des Bons-Enfants, château, haras et grange-écurie des Ormes) qui avaient valeur d'exemples, apparaît comme celui qui devait l'emporter sur tout autre conseiller. Et ce d'autant que les deux hommes étaient aussi liés par leurs goûts des courses et paris hippiques, ainsi que leur profonde anglomanie.

Le marquis de Voyer se trouvait être aussi et surtout le "maître à penser" d'un groupe d'amis qui rassemblait au Palais-Royal, les ducs d'Orléans, de Lauzun et de Lauraguais, les princes de Conti et de Guéméné, le marquis de Conflans, MM. Narbonne et Talleyrand⁵⁷.

Marc-René de Voyer était enfin le vassal du comte d'Artois dans les fiefs que le prince avait reçus en apanage de Louis XV en 1773 : Haut et Bas-Poitou, Saintonge, Aunis et Berry⁵⁸.

Fiefs où le marquis exerça ses activités de commandant militaire de Poitou, Aunis et Saintonge à compter de 1778, charge qu'il avait reçue en récompense de ses services pour le frère du roi⁵⁹. Une autorité sur des provinces que le duc de Chartres disputait à son cousin en tant que lieutenant général des armées navales, désigné lui aussi en 1778.

Le propos sarcastique du duc des Cars à propos du marquis de Voyer et du domaine des Ormes ci-après ne se comprend qu'à l'aune des relations avec Louis-Nicolas Pérusse, marquis des Cars (1724-1795), son oncle.

Tous deux avaient procédé à l'acquisition conjointe du duché de Châtellerauld en 1770 et s'en étaient partagé les châtellenies en 1771⁶⁰. Un duché voisin de leurs domaines respectifs – Les Ormes pour Voyer, Monthoiron pour Pérusse – et fief engagé du roi. Entre 1770 et 1782, les deux hommes entretenirent une abondante correspondance,

⁵⁷ Cf. Fietchter, *Mémoires du duc de Lauzun*, 1986, p. 21-22.

⁵⁸ Archives Nationales, inventaire R¹ (Apanage d'Artois). Rappelons que la façade maritime du Bas-Poitou comprenait l'actuel département de la Vendée. Bélanger lèvera le plan du palais de justice de Poitiers en 1783, AN, CP, N/III/Vienne/1.

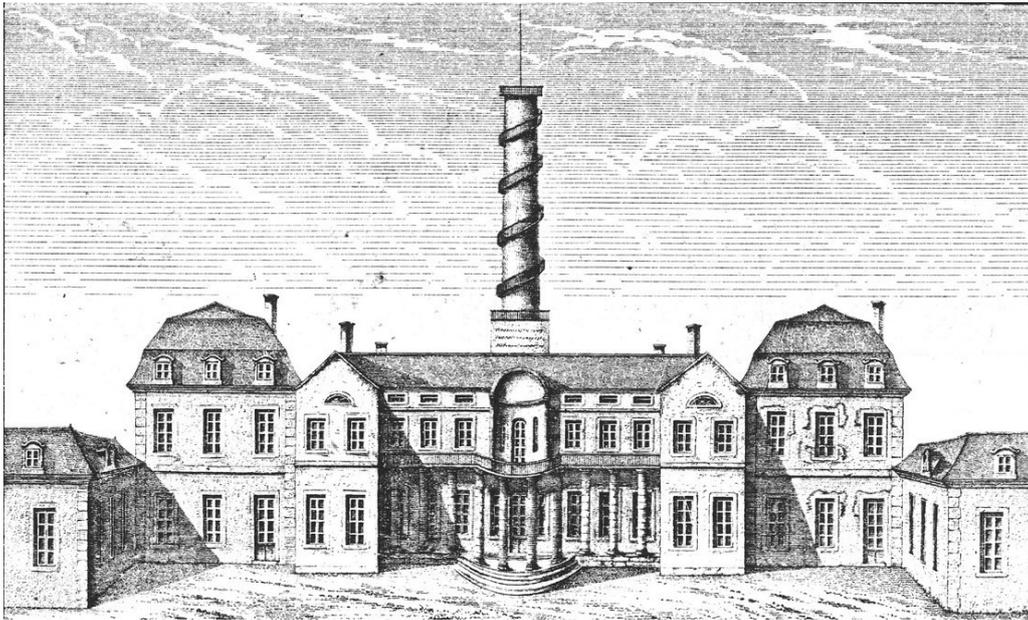
⁵⁹ Outre les raisons avancées par Nicole de Blomac pour cette fonction (2004, p. 65), le service du comte d'Artois y contribua également.

⁶⁰ Gouverneur de Châtellerauld, le marquis des Cars se fit adjuger le duché au Châtelet de Paris, le 16 décembre 1770, pour 250 510 livres. Une acquisition faite avec le marquis de Voyer. La châtellenie de Puymeillon fut rattachée à celle des Ormes tandis que celles de Bonneuil-Matours, Saint-Rémy et Gironde revinrent au duché. Sur celui-ci, cf. AN, R¹ 531 ; BUP, fonds D'Argenson, D 324 et P 174.

particulièrement à l'occasion du projet de partage⁶¹. Un duché qui sera proposé au comte d'Artois en 1785⁶².

La visite du comte d'Artois au château des Ormes (juin 1777). Aspects de la relation Artois-Voyer

En juin 1777, à l'occasion de son voyage sur la façade atlantique⁶³ et de son passage par Poitiers à son retour à Versailles, le comte d'Artois se rendit aux Ormes, près de Châtellerault⁶⁴, accueilli fastueusement par le marquis de Voyer.



*Château des Ormes, corps central et colonne, gravure, fin XVIII^e
Charles De Wailly 1768-75.*

La visite fut relatée par Jean-François de Pérusse, duc des Cars (1747-1822), qui accompagnait Artois en tant que capitaine des gardes du corps en survivance et maître de camp du régiment Dragons-Artois depuis 1774⁶⁵.

⁶¹ BUP, fonds D'Argenson, P 163, Pérusse des Cars (22 missives, 1770-1782). Un projet qui donna lieu à un arrangement amiable en décembre 1771.

⁶² AN, R¹ 531.

⁶³ Le comte d'Artois était parti de Versailles, le 7 mai, et visita, ce mois, les ports de Saint-Malo, Vannes, Brest, Nantes, Lorient, La Rochelle et Bordeaux.

⁶⁴ Situé entre Touraine et Poitou, le domaine des Ormes (Vienne) est à 18 km de Châtellerault et 8 km de Descartes, cité natale du célèbre philosophe et savant. Une proximité qui permet de comprendre la notoriété du salon des Ormes, le goût de la philosophie et de la métaphysique de Voyer auquel le duc des Cars fait allusion plus loin.

⁶⁵ Cf. Pérusse des Cars, 1890, t. I, p. 160-162.



Domaine des Ormes, plan cadastral napoléonien, section A, 1805
Archives départementales des Deux-Sèvres et de la Vienne, 4 P 5821.



Haras-relais de poste des Ormes
Pierre Meusnier - J.-B. Vautier, 1759-63. Cliché Ph. Cachau.



Grange-écurie des Ormes
Charles De Wailly - Jean-Baptiste Vautier, 1766-68
Cliché Ph. Cachau.

Cette halte chez Voyer d'Argenson entrainait autant dans l'intérêt pour les dernières créations architecturales de Charles De Wailly - qui faisaient alors sensation (nouveau logis principal, escalier d'honneur⁶⁶, colonne de 23 pieds⁶⁷, grange-écurie) - que dans le cadre des acquisitions du prince en matière de chevaux de course et de pur-sang destinés à ses écuries anglaises dont celles de Maisons⁶⁸. Le marquis avait demandé en effet *de lui accorder trente-six heures pour lui montrer son haras*, objet principal du séjour. Ils se rendirent ensuite aux château et ville de Richelieu qui se trouvaient non loin de là⁶⁹.

M. de Voyer, rapporte le duc des Cars, était sans doute extrêmement flatté de recevoir chez lui un petit-fils de France ; mais il profita de ce voyage pour ne pas oublier ses intérêts. Depuis longtemps, ajoute-t-il, il s'était fait le maître de poste et l'aubergiste des Ormes⁷⁰. Le château, le haras et son relais de poste se situaient en effet sur la grande route royale de Paris à Madrid via Bordeaux, ce qui permit au marquis de Voyer de recevoir nombre de personnalités françaises et étrangères⁷¹.

Un peu avant l'arrivée de M. le comte d'Artois aux Ormes", dit Des Cars, M. de Voyer fit répandre dans le Poitou, la Touraine et autres provinces adjacentes, des circulaires qui annonçaient l'arrivée de ce prince et des fêtes données aux Ormes pendant plusieurs jours consécutifs. L'empressement de toute la noblesse des environs fut excité ; aussi des chevaux de poste allèrent-ils chercher les voisins dans leurs châteaux, et l'on paya double ou triple, vu la circonstance. L'auberge se remplissait.

⁶⁶ Outre la vaste colonne en surplomb dudit logis évoquée ci-après, le château des Ormes était réputé pour son escalier suspendu à double volée, conçu par De Wailly, réalisé par son collaborateur Jean-Pascal Lenot. Le modèle en fut présenté au Salon en 1773 et dans les appartements intérieurs du roi à Versailles en 1775. Le comte d'Artois voulut voir ce prodige de stéréotomie du moment, cf. Baulez, 2000, p. 42 ; Blomac, 2004, p. 42 ; Cachau, 2013, p. 24-30.

⁶⁷ 7,50 mètres. Colonne métallique dont la stabilité aléatoire lors de la montée de la vis extérieure pour parvenir au belvédère, la fit nommer "colonne mouvante" (Blomac, *ibid* ; Cachau, *ibid*). Conçue par De Wailly en 1768, érigée au début des années 1770.

⁶⁸ Sur ces écuries, cf. *infra*.

⁶⁹ Sis à 30 km des Ormes, le domaine de Richelieu était considéré alors comme le Vaux-le-Vicomte du temps par son ampleur, son château, ses jardins, ses collections. Artois ne pouvait manquer une telle visite et ce d'autant que le duc de Richelieu était un intime de Voyer, les deux hommes ayant été compagnons d'armes durant la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748) et voisins à Asnières et Gennevilliers. Une abondante correspondance du duc au marquis est conservée dans le fonds D'Argenson de Poitiers (P 165, 63 missives, 1744-1754).

⁷⁰ Cf. Pérusse des Cars, 1890, t. I, p. 160-162.

⁷¹ Cf. Cachau, 2013.

La suite du comte d'Artois, composée de sept personnes, constitua la première tablée⁷². La seconde fut celle de *l'officier des gardes, d'un page, d'un écuyer, d'un pharmacien et du premier valet de chambre. Tout ce monde-là fut fort bien traité. Pour satisfaire cette représentation, ajoute Des Cars, M. de Voyer avait emprunté au duc de Choiseul, à Chanteloup, des officiers de cuisine et d'office et même toutes sortes de vin, sous le prétexte que les siens étaient à Paris*⁷³.

*Il y avait, précise le duc, une pagode chinoise*⁷⁴ assez élevée sur le milieu du toit des Ormes. Le second jour que nous y fûmes, la pagode fut illuminée, c'était la fête, qui avait été annoncée et avait attiré tant de personnes venues de vingt lieues à la ronde.

*M. de Voyer était un métaphysicien inintelligible, esprit fort athée en fait de gouvernement et de politique, il était absolument tout anglais*⁷⁵.

*Nous avons été un jour à Maisons voir un haras de M. le comte d'Artois. Son surintendant, Sainte-Foy, nous y donnait à dîner. Pendant le repas, l'affaire des finances de la France occupa le tapis. Voyer étala toutes ses vues. C'est à lui qu'a été due l'éducation du duc de Chartres*⁷⁶,

⁷² Sa suite était composée du prince d'Hénin, capitaine des gardes du corps, du comte de Bouffon-Buffer, premier gentilhomme, du marquis de Saint-Hermieu, premier écuyer, du prince de Nassau, du comte de Coligny, du baron de Bézenval et du comte Esthérazy (Gazette de France, 1777).

⁷³ Pérusse des Cars ne manqua pas d'égratigner parfois son voisin du Poitou pour les raisons indiquées plus bas. Le propos est mal venu ici car Voyer avait réduit son train de vie aux Ormes pour consacrer temps et moyens à ses deux passions : les bâtiments et les chevaux.

⁷⁴ Une grande colonne métallique en vérité (cf. note 67). Elle entendait rivaliser avec la pagode de Choiseul à Chanteloup par Louis-Denis Le Camus, d'où la confusion du duc des Cars (cf. Cachau, 2013).

⁷⁵ Épris de métaphysique, il protégea l'abbé Yvon et Dom Deschamps, esprits au carrefour de la religion et de la franc-maçonnerie. Dom Deschamps fut l'un des précurseurs du philosophe allemand Hegel. Par le qualificatif "anglais", l'auteur marque l'appartenance de Voyer à la franc-maçonnerie (Grande Loge de France et loge de *La Vraie Lumière* à Poitiers). Maître spirituel du duc de Chartres, il contribua sans aucun doute à son initiation. Élu au Grand Orient de France en avril 1772, Chartres devint son premier grand maître, le 22 octobre 1773. Depuis le duc d'Antin en 1738, il s'agissait d'une tendance générale dans l'aristocratie française du temps, éprise de nouveautés, d'ésotérisme et d'anglomanie. Une missive de Voyer au duc de Chartres du 21 décembre 1777 fait état des réunions du "Club" avec leurs amis Fitz-James, Conflans, les marquis et comte de Genlis (BUP, fonds D'Argenson, P 141).

⁷⁶ Né en 1747, Louis-Philippe d'Orléans, duc de Montpensier, puis de Chartres, futur Philippe-Égalité, avait cinq ans quand Voyer arriva officiellement à la tête des haras du roi en 1752. Le marquis était alors âgé de 30 ans. Deux âges qui devaient permettre de nouer une relation intense, quasi-filiale, entre les deux hommes. Voyer lui fit partager son goût des chevaux, des arts, de la métaphysique et de la philosophie. Il

des Conflans, des Lauzun et de leurs imitateurs ; il avait entrepris de détruire tout le principe religieux dans le cœur de M. le comte d'Artois. Mais un jour, comme il se vantait devant lui de conduire insensiblement milady Barry Moore⁷⁷ à l'athéisme, le prince le reprit si vivement, et si fièrement, que l'exposition de la théologie de ce docteur en resta là ; depuis il ne s'avisait plus de la professer devant M. le comte d'Artois.

Des Ormes, Artois se rendit ensuite à Chanteloup voir le duc de Choiseul. Une visite autorisée par Louis XVI quoique l'ancien ministre de Louis XV ne fut toujours pas autorisé à reparaître à la cour⁷⁸.

Par ce récit, Jean-François de Pérusse des Cars relate l'origine de la relation Artois-Voyer et l'importance de cette visite à bien des égards. Les relations continuelles du comte d'Artois avec le duc de Chartres, son partenaire de jeu et rival à ce moment, telles que relatées par de nombreux mémorialistes⁷⁹, amena la recommandation de Voyer. Une recommandation que ne manqua pas de soutenir Radix de Sainte-Foy. Pérusse des Cars apparaît ainsi comme la troisième personnalité au cœur de la relation Artois-Voyer.

La visite du comte d'Artois faisait suite à celle effectuée, un an plus tôt, au printemps 1776, par le duc de Chartres à l'occasion de sa descente sur Toulon pour prendre le commandement du vaisseau *Le Solitaire*, convoitant la charge de grand amiral de son beau-père, le duc de Penthièvre. Cette visite précédait de quelques semaines celle du frère de Marie-Antoinette, Joseph II, qui voyageait alors incognito en France sous le pseudonyme de comte de Falkenstein⁸⁰. C'est dire la réputation de Voyer, de ses domaines et haras des Ormes au début du règne de Louis XVI.

La relation de Pérusse des Cars est d'autant plus intéressante qu'il indique la présence de Voyer à Maisons ensuite. Il s'agissait pour le

contribua à son apprentissage de la langue anglaise et à son entrée en loge (BUP, fonds D'Argenson, P 141, lettre de Voyer à Chartres, s.d.).

⁷⁷ Émilie Stanhope, comtesse de Barrymore (1749-1782), épouse de Richard Barry, 6^e comte de Barrymore.

⁷⁸ Cf. Pérusse des Cars, 1890, p. 162.

⁷⁹ On consultera notamment les mémoires des ducs de Croÿ et de Lauzun et du comte Dufort de Cheverny.

⁸⁰ Cf. Blomac, 2004, p. 240. Visites relatées dans la correspondance du comte Jean de Redmond avec le marquis de Voyer (BUP, fonds D'Argenson, P 165). Celle de Joseph II aux Ormes n'est pas consignée dans le récit de Mayer en 1777 à l'occasion du passage à Tours.

marquis d'apporter son diagnostic sur l'état des chevaux et des écuries du comte d'Artois⁸¹.

Le cheval, les courses hippiques et les écuries. Voyer, partenaire du comte d'Artois contre le duc de Chartres

Depuis sa profonde réforme des haras du roi au milieu du siècle, Marc-René de Voyer était considéré comme l'un des meilleurs – si ce n'est le meilleur – connaisseurs et éleveurs français de pur-sang de son temps.



Pur-sang anglais avec la queue coupée
Georges Stubbs, A saddled bay hunter, 1786, Denver Art Museum.

Suite à son retrait de la direction des haras du roi et la désignation de son successeur Henri-Léonard Bertin (1720-1792) en décembre 1763, il entretenait avec lui de nombreux échanges⁸², ainsi qu'avec le marquis François-Camille de Polignac (1718-1802), premier écuyer du comte

⁸¹ Voir plus bas les aménagements des écuries de Maisons, devenues haras, et l'influence du marquis de Voyer.

⁸² Voyer lui avait proposé le rachat de son domaine d'Asnières en 1764 et négocia avec lui la reprise de l'Entrepôt général des Haras par le roi. Ce sera finalement une négociation avec Stanislas contre les haras de Sarralbe (Moselle). Il conclut aussi avec Bertin une convention pour le partage de la production des juments du roi, Seize juments furent ainsi fournies par le haras des Ormes à l'Entrepôt d'Asnières. Paiements en 1780 et 1781. AN, H 1392 : Missive de Des Essarts à Grandmaison du 8 décembre 1781.

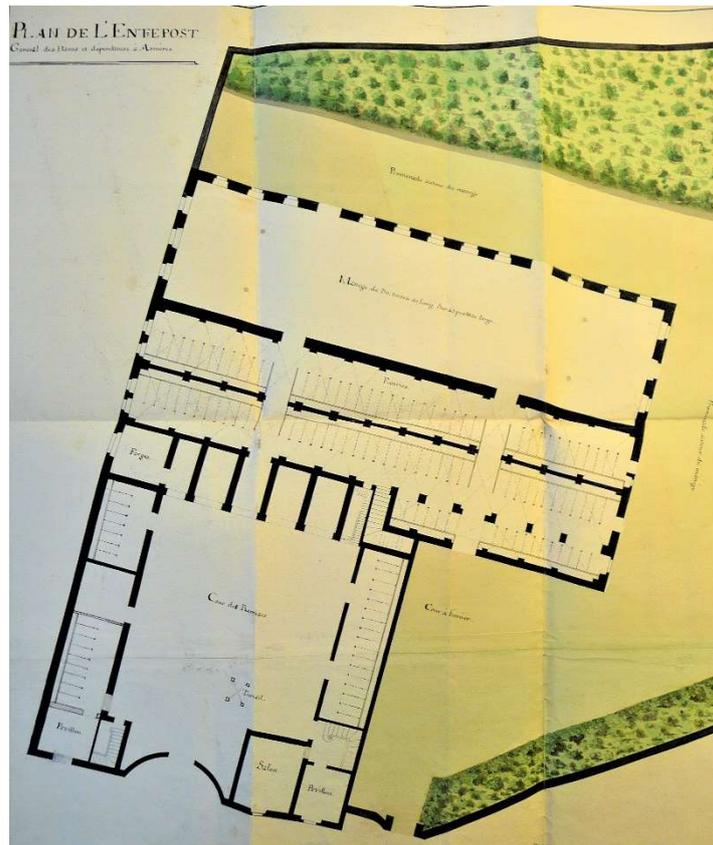
d'Artois depuis la fin 1773, devenu directeur des haras du roi et gouverneur de Chambord en 1780⁸³.



Henri-Léonard Bertin
Alexandre Roslin, 1768, collection privée.

La position de Voyer en matière de chevaux en France était d'autant plus éminente que son Entrepôt général d'Asnières, bâti en 1752-1755 par Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne, cédé au roi en 1764, était demeuré le point névralgique de l'élevage et du dressage des étalons et des juments du royaume. Acquis dans les meilleurs haras d'Afrique (Barbarie) et d'Europe (Espagne, Angleterre, Danemark), ces chevaux étaient destinés à fournir les pur-sang qui devaient servir l'amélioration du cheval français.

⁸³ Il occupa ainsi la fonction de Voyer entre 1752 et 1763. Le compte des écuries du comte d'Artois débute au dernier trimestre de 1773 (AN, T 231/27). Sur les échanges Polignac-Voyer, cf. *infra*. Les appointements du marquis de Polignac étaient de 14 190 livres annuels. On trouvera dans ces comptes, l'intégralité des personnels et fournisseurs de ses écuries. AN, T 231/11, comptes des écuries du comte d'Artois, 1782.



Entrepôt général des Haras du Roi à Asnières, 1764
 Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne, 1752-55, A.N., M.C., CXV, 764.

Asnières conserva ce rôle majeur jusqu'à la suppression de l'administration des haras du roi en 1790 : ces pur-sang étaient envoyés dans les haras royaux des différentes généralités tandis que celui des Ormes recevait à son tour, pour saillie et dressage, étalons et juments du roi moyennant finances⁸⁴. Le soin apporté à la réalisation de cet édifice pour le bien-être des chevaux comme des personnels apparaît dans le mémoire rédigé par Voyer sur les haras⁸⁵.

Outre les chevaux, Marc-René de Voyer avait contribué, depuis les années 1750, à la formation de plusieurs personnalités du milieu équestre des Lumières, à commencer par le célèbre écuyer-hippiatre Claude Bourgelat (1712-1779).

Au tournant des années 1760, celui-ci avait soumis au marquis son projet d'"Établissement de l'École royale de Maréchalerie et de l'Hôpital royal pour les chevaux malades" qui allait devenir les Écoles royales vétérinaires de Lyon (1764) et de Maisons-Alfort (1766). La correspondance des deux hommes témoigne d'une franche amitié et du

⁸⁴ Sur l'action du marquis de Voyer et l'Entrepôt général d'Asnières, cf. Blomac, 2004, p. 134-136 ; Cachau, 2016, p. 57-60.

⁸⁵ BUP, fonds D'Argenson, P 255, n° 56.

profond dévouement du vétérinaire, réputé proche de Bertin. Voyer le recommanda au ministre pour la direction de l'Entrepôt d'Asnières⁸⁶.

Citons aussi : Charles-Henri-Pierre des Essarts qui demeura chef du bureau des haras du roi, ou André-Hercule de Grandmaison, inspecteur des haras des généralités de Touraine et d'Anjou, bras droit du marquis au haras des Ormes et dans ses tractations anglaises⁸⁷.

Artois, Chartres, Voyer, Lauraguais ou la passion des courses (1775-1781)

Depuis 1769, date de son premier séjour en Angleterre, le marquis de Voyer s'était lancé dans le commerce et l'élevage de pur-sang anglais. Son principal fournisseur fut Charles Watson Wentworth, comte de Rockingham (1730-1782), dit "Lord Rockingham", éminent homme d'état britannique⁸⁸, qui avait formé son haras de Wentworth, au début des années 1750 à l'instar de notre marquis à Asnières.



Charles Watson Wentworth, marquis de Rockingham
Joshua Reynolds, 1768, détail, Londres, National Portrait Gallery.

⁸⁶ Ibid, P 128. Voir également P 138, correspondance Bourgelat – Voyer. Sur les liens Bourgelat – Voyer – Bertin, cf. Blomac, 2004, p. 144-148.

⁸⁷ Sur ce personnage et ses échanges avec le marquis de Polignac, voir plus bas.

⁸⁸ Il fut premier ministre de Grande-Bretagne de juillet 1765 à juillet 1766 et de mars à juillet 1782. Sa disparition, le 1^{er} juillet 1782, affecta profondément le marquis de Voyer qui disparut deux mois plus tard.

Situé au nord de Sheffield, dans le comté de Yorkshire du Sud, Wentworth était devenu un modèle pour celui des Ormes. Voyer alla le visiter en 1774, soit l'année où Bélanger se serait trouvé en Angleterre⁸⁹. Il y vit les chevaux dont la France avait besoin pour l'évolution de sa cavalerie, satisfaire les besoins en mobilité et, bientôt, les attentes en matière de chevaux de course et de yearlings dont, et surtout, celles de Chartres et d'Artois⁹⁰. Le duc de Lauraguais avait ouvert la voie dans les années 1760 avec son haras normand du Mont-Canisy⁹¹.

Le 9 mars 1775 vit dans la plaine des Sablons, près du château de Radix de Sainte-Foy à Neuilly, en présence de la famille royale et de la cour, non la première course hippique de France comme on le prétend souvent mais son retour⁹². Une course où s'étaient affrontés Chartres, Artois, Lauzun et Conflans. Le duc de Lauzun l'emporta haut la main, ce qui sera encore le cas jusqu'à l'année suivante. Avec le marquis de Conflans⁹³, les ducs de Lauraguais et de Lauzun, le marquis de Voyer figure ainsi parmi les pionniers du cheval de course en France⁹⁴.

Il avait contribué en effet, durant l'hiver 1774-75, avec Lauzun au retour des courses anglaises, y voyant un moyen de contribuer à l'amélioration du cheval national⁹⁵. Nos deux hommes trouvaient dans le

⁸⁹ Sur cette date litigieuse, voir note 35.

⁹⁰ Cf. Blomac, 2004, p. 250-251

⁹¹ Haras, proche de Deauville, aujourd'hui disparu. Il contribua beaucoup à la notoriété du lieu en matière de pur-sang anglais en son temps et plus généralement à celle de la côte normande, du XIX^e siècle jusqu'à nos jours.

⁹² La première course eut lieu le 28 février 1766, au même endroit, entre le duc de Lauraguais et Lord John Forbes (1714-1796), amiral et homme d'état britannique. Une course remportée par ce dernier, évoquée par Julien-David Le Roy au marquis de Voyer en mars et septembre 1766 (Cachau, 2020, p. 254 et 260). Le scandale causé par cette course après la victoire du cheval anglais et le décès de celui de Lauraguais, le lendemain, soupçonné d'avoir été empoisonné, conduisit Louis XV à interdire les courses hippiques en France. Voir également le récit fait par Horace Walpole. Ceci n'empêcha pas Lauraguais de renouveler l'expérience avec le marquis de Villette, quelques semaines plus tard (Cachau, 2020, p. 260-261).

⁹³ Louis-Henri-Gabriel de Conflans d'Armentières, marquis de Conflans (1735-1789), lieutenant du régiment Orléans-Cavalerie en 1752, brigadier des armées du roi en 1761 et maréchal de camp en 1770. Brillant officier, habile cavalier et chasseur, il figurait parmi les courtisans favoris de Louis XVI selon le duc de Lévis. Il fut, avec Rockingham, d'un grand soutien au marquis de Voyer dans le passage au cheval de course et contribua à ses côtés à la réhabilitation des courses hippiques auprès du roi (Blomac, 2004, p. 254 et 318). Pour se convaincre de son importance dans les courses sous Louis XVI, voir sa lettre à Des Essarts du 27 mars 1782 sur l'organisation du Prix du Roi à Vincennes (AN, H 1392).

⁹⁴ Cf. Pérusse des Cars ; Blomac, 1989, p. 505.

⁹⁵ Cf. Blomac, 2004, p. 252. Voyer écrit à Rockingham en 1776 : *Vous voyez bien milord, que je cherche à travailler d'une façon solide, et que je ne m'amuse point*

cheval de course, les sensations de liberté répondant à leurs aspirations qui étaient aussi celles de la jeunesse dorée de la cour de Louis XVI⁹⁶.

C'est dans ce contexte qu'à l'été 1775, le marquis de Voyer fut engagé par le duc de Chartres pour lui trouver un bon jockey et deux garçons d'écurie anglais. Notre marquis s'adressa à Lord Rockingham qui ne lui cacha pas la difficulté, les jockeys étant considérés comme de véritables stars en Angleterre, aux gages fort importants. Ils n'étaient donc guère enclins à quitter le pays.



John Singleton sur Bay Malton
Georges Stubbs, vers 1767, collection privée.

Rockingham fournit néanmoins John Singleton, neveu de son *fameux vieux jockey* homonyme, âgé de 24-26 ans, qui fut à son service durant 14 ans⁹⁷. Voyer missionna son piqueur Pierre Rollet pour le conduire en

comme tous nos jeunes gens à faire des gageures extravagantes, et du moment ; et que mon intention est de parvenir enfin à établir de véritables courses françaises, ce à quoi ces messieurs ne parviendront jamais tant qu'ils ne formeront pas dans leur terre une souche de juments et d'étalons capables de leur donner des poulains sur lesquels ils puissent faire des spéculations raisonnables, et des paris relatifs au plus ou au moins d'espérances qu'ils concevront de leur production. Et le marquis d'ajouter : C'est ce que je ne cesse de répéter à monseigneur le comte d'Artois et à monseigneur le duc de Chartres ; c'est aussi le seul moyen de décider enfin notre jeune monarque à fonder des prix stables dans la capitale et dans les provinces. BUP, fonds D'Argenson, P 175 : Lettre de Voyer à Rockingham (s.d., 1776).

⁹⁶ Cf. Blomac, 1989, p. 505.

⁹⁷ BUP, fonds D'Argenson, P 175 : Lettre de Rockingham à Voyer, s.d., avec fin découpée.

France. Notre marquis en profita pour acquérir de Rockingham sept chevaux de course destinés à son haras des Ormes⁹⁸.

En 1775, le comte d'Artois en était, quant à lui, au début de la formation de ses écuries. L'écurie anglaise ne survint qu'en 1776, suite au pari ci-après. Le prince chargea son premier écuyer, le marquis François-Camille de Polignac de leur gestion et en fit son agent d'affaires en Angleterre.

Le marquis de Polignac était l'oncle par alliance de la favorite de la reine, Yolande-Martine-Gabrielle de Polastron (1749-1793), épouse du comte et futur duc Armand-Jules-François de Polignac (1746-1817). Il surveilla attentivement les dépenses du prince dans les premiers temps, lesquelles étaient validées par Denis-Pierre-Jean Papillon, marquis de La Ferté (1727-1794), contrôleur général des menus plaisirs, argenterie et écuries du comte d'Artois, fameux intendant des Menus Plaisirs du Roi depuis 1756, qui se trouvait être ainsi le supérieur de Bélanger⁹⁹. Mais la passion d'Artois pour les courses et sa concurrence avec Chartres devaient vite faire monter la dépense.

Au printemps 1776, le duc de Chartres paria en effet 3 000 louis à son jeune cousin qu'il le battrait en novembre à la première course donnée à Fontainebleau¹⁰⁰. Dans cette perspective, le duc recourut aux services de deux brillants conseillers : les marquis de Conflans¹⁰¹ et de Voyer.

Celui-ci se fit son interlocuteur auprès du Lord Rockingham afin de lui fournir les trois chevaux capables de battre ceux d'Artois¹⁰². Une mission de la plus haute importance qui relevait du *secret le plus absolu*, aux dires de Voyer. Il indiqua à Rockingham *faire en sorte que personne*

⁹⁸ Ibid, P 140 : Lettre de Philippe Caffieri l'Aîné, directeur des postes à Calais, au marquis de Voyer du 23 juin 1775.

⁹⁹ Sur la gestion des comptes des écuries du comte d'Artois, cf. *Observations importantes sur l'ordre des dépenses de l'écurie* (AN, T 231/11). Sur les dépenses de l'écurie anglaise, cf. *infra*. 35 025 livres furent versées au banquier madrilène Cabarrus pour l'acquisition de 38 pur-sang en Espagne en 1777 (AN, ibid, compte de feu De Montvallier, argentier de l'écurie, mort en charge, du 16 décembre 1777). En 1782, 20 000 livres lui furent empruntées pour l'achat de pur-sang arabes (AN, ibid, compte et état du voyage en Espagne).

¹⁰⁰ Cf. Blomac, 2004, p. 252. Le pari est situé faussement en 1775 par l'auteur en raison d'une ambiguïté de date sur une lettre de Rockingham, le 6 de l'année ayant été pris pour un 5.

¹⁰¹ Sur l'importance de celui-ci en matière de courses hippiques, cf. *supra*.

¹⁰² BUP, fonds D'Argenson, P 175 : Lettres de Voyer à Rockingham (s.d.) et de Rockingham à Voyer du 26 avril 1776. Le 13 novembre 1776 marque la première course effectuée à Fontainebleau sur le site de l'actuel hippodrome de la Solle, au nord de la ville. Le comte d'Artois établit alors ses premières écuries anglaises, non loin de là, au Petit Barbeau à Samois (cf. *infra*).

*ne sache que je suis mêlé de cette négociation. Ce secret est très important pour moi, je vous en donnerai les raisons à mon arrivée à Newmarket*¹⁰³.

Rockingham remit, en avril 1776, deux chevaux : *Teucer*, pour 300 guinées et *Cadec*, pour 1 000 guinées, acquis de son ami Mr Gee à Newmarket, haut lieu des courses anglaises depuis le XVII^e siècle. Il pensait remettre le troisième bientôt¹⁰⁴.



John FitzPatrick

comte d'Upper Ossory

Samuel William Reynolds, 1767,
Londres, National Portrait Gallery.

À l'occasion de sa descente sur Toulon, ce mois, Chartres fit halte aux Ormes pour consulter son ami Voyer, mesurer l'activité et la qualité de son haras et faire quelques emplettes¹⁰⁵. Le duc acquit finalement de Rockingham, *Glow Worm*, chaudement soutenu par Voyer auprès de Conflans¹⁰⁶. Un choix judicieux malgré les incertitudes alors observées¹⁰⁷.

Le marquis de Polignac s'était aussi rendu en mars aux courses de Newmarket. Il acquit du comte d'Upper Ossory¹⁰⁸, *Comus*, cheval âgé de 6 ans, pour 500 guinées. Rockingham craignit qu'il acquît également *Twopenny* qu'il avait refusé pour Chartres en raison de son prix exorbitant (1 250 guinées), n'étant guère assuré qu'il les vaille vraiment¹⁰⁹. Polignac préféra le voir courir pour se faire un avis¹¹⁰.

¹⁰³ Cf. Blomac, 2004, p. 253. S'était-il déjà rapproché du comte d'Artois ? Voir plus bas la séparation avec Chartres.

¹⁰⁴ Ibid.

¹⁰⁵ Cf. Taillefer, 2014, p.165-177. Un séjour qui devait décider celui d'Artois l'année suivante.

¹⁰⁶ BUP, fonds D'Argenson, P 175 : Lettre de Voyer à Rockingham (s.d., 1776). Voyer déclare à ce propos : *il m'a fallu le [Conflant] presser beaucoup pour le décider à acheter Glow-Worm mais j'ai cru d'après votre avis, milord, qu'en l'absence de Monseigneur le duc de Chartres, c'est ce qu'il y avait de moins défavorable à faire pour l'intérêt de ce prince et son amour propre.*

¹⁰⁷ Ibid : Seconde lettre de Rockingham à Voyer du 26 avril 1776.

¹⁰⁸ John FitzPatrick, second comte d'Upper Ossory (1745-1818), d'origine irlandaise, membre de la chambre des communes du comté de Bedfordshire de 1767 à 1794. Intime d'Horace Walpole.

¹⁰⁹ Acquisitions relatées par Lord Rockingham dans sa première missive à Voyer du 26 avril 1776. BUP, fonds D'Argenson, P 175.

¹¹⁰ Ibid. Détail intéressant qui montre combien Polignac servit lui-même les intérêts du comte d'Artois en ce domaine.

Le marquis s'en remet aussi à William Henry Fortescue, premier comte de Clermont, dit "Lord Clermont" (1722-1806), éleveur francophile, considéré en Angleterre comme *the Father of the Turf*, qui entendait envoyer, en mai, *Masquerade*, jument fougueuse âgée de 5 ans¹¹¹.



William Fortescue, comte de Clermont
D'après Thomas Hudson, 1850, Londres, National Portrait Gallery.

Polignac rapporta finalement trois *racehorses* : *King Pepin* pour 1 000 guinées, acquis à la seconde course de Newmarket ; *Barbery* pour 500 guinées, fournis par James Vernon (1721-1790), fils de l'amiral Edward Vernon ; et *Comet* fourni par Lord William Asprey¹¹². Rockingham pensait que *Roi Pépin* était en mesure de battre *Cadec*, acquis par Chartres¹¹³.

Résolu à battre son cousin, tant par fierté que pour sa réputation auprès de sa belle-sœur Marie-Antoinette¹¹⁴, ainsi qu'à la cour, Artois était prêt à débours des sommes folles qu'il emprunta à des banquiers de Paris, de Londres ou de Madrid¹¹⁵. Rockingham rappela au marquis de Voyer l'impérieuse nécessité pour les deux princes d'engager de telles

¹¹¹ Cf. notes 106 et 108.

¹¹² Chevaux consignés dans le compte du 25 juin 1776 pour, respectivement, 1700 et deux fois 500 louis. Il acquit aussi vingt-sept chevaux de chasse. Le montant total des achats de Polignac en Angleterre fut de 90 936 livres (AN, T 231/28-29).

¹¹³ Cf. notes 106 et 108.

¹¹⁴ Le compte des écuries de 1775 mentionne la dépense extraordinaire de 600 livres pour un cheval offert à la reine (AN, T 231/27). Elle paria en faveur d'Artois lors de la course de novembre 1776, nous rappelle Lauzun.

¹¹⁵ Ces banquiers étaient Perrégaux à Paris, Cramer à Londres et Cabarrus à Madrid (AN, T 231/11, T 231/15-16).

dépenses dans la formation de leurs maisons de course respectives¹¹⁶. Chartres dépensa ainsi 2 900 guinées et Artois, 2 700¹¹⁷.

Les comptes des écuries d'Artois pour 1776 signalent également l'acquisition de deux chevaux de selle anglais à Lord Coleraine pour 3 600 livres suivant un ordre daté du 30 novembre¹¹⁸. Le prince était définitivement convaincu de la qualité du cheval anglais, ce qui marqua la naissance de ses écuries anglaises et l'apparition du premier compte spécial de cette année¹¹⁹. Y sont consignés : les déplacements des palefreniers anglais Nuun et Crest à Londres, en avril et en août, les premières fournitures (sellerie, couvertures, matériels), etc. La dépense générale se montait à 26 477 livres avec un déficit affiché de 17 180 livres. Cette année vit aussi l'apparition du premier *jacquet* (jockey) anglais, Thomas Lacey¹²⁰.

La course du 13 novembre 1776 donna finalement l'avantage au duc de Chartres avec *Glow Worm* contre le comte d'Artois et son *Roi Pépin*, ce qui convint celui-ci de faire appel aux services du marquis de Voyer¹²¹.

La correspondance de Lord Rockingham révèle combien l'éleveur anglais eut à cœur de fournir les meilleurs chevaux à ses clients français (Chartres, Voyer, Conflans, Lauzun) et comment le jockey Singleton contribua, lui aussi, aux choix du duc de Chartres¹²².

L'alliance de Voyer avec Artois se trouvait d'autant plus fondée qu'à compter de 1777, Chartres, dont le haras fut formé en partie par celui des Ormes, préféra se séparer de son ami et maître pour acheter directement ses chevaux en Angleterre¹²³. Le rapprochement avec Artois et le succès aux courses de celui-ci allaient achever lentement la dégradation de leur relation¹²⁴. Si le marquis de Voyer ne fut pas le seul fournisseur du comte

¹¹⁶ Cf. note 109.

¹¹⁷ Cf. Blomac, 2004, p. 253.

¹¹⁸ AN, T 231/28-29.

¹¹⁹ Le compte général de la dépense fait état des palefreniers anglais du Petit Barbeau et du séjour de deux d'entre eux à Londres (ibid).

¹²⁰ Son nom est consigné dans le mémoire du charpentier des écuries portatives de Maisons en 1777 (cf. note 162). On trouvera plus bas le nom des autres jockeys anglais du prince (cf. note 169).

¹²¹ On consultera le commentaire avisé de Lord Rockingham sur cette course dans sa lettre au marquis de Voyer du 23 novembre 1776. Voir également celle du 29 novembre. BUP, fonds D'Argenson, P 175.

¹²² BUP, ibid. Voir notamment la lettre à Voyer du 7 septembre 1776.

¹²³ Cf. Blomac, 2004, p. 254. Chartres soupçonnait-il déjà le rapprochement de Voyer avec Artois ? Souhaitait-il s'émanciper de la tutelle d'un homme devenue trop pressante pour lui ? L'attitude du duc surprend.

¹²⁴ Cf. *infra*. En février 1779, Voyer s'insurgea de la désinvolture du duc de Chartres qui obtint de Louis XVI l'autorisation de pacages dans le parc de Vincennes sans le

d'Artois, il fut assurément son meilleur conseiller tant par sa solide expérience que ses puissantes relations outre-Manche¹²⁵.

Lors de sa visite aux Ormes en juin 1777, Artois trouva en effet l'homme qu'il attendait : de beaux chevaux, des bâtiments originaux dotés d'éléments impressionnants (escalier suspendu, grande colonne extérieure) qui faisaient la notoriété du lieu, des tables et des illuminations splendides¹²⁶.



Richard Grosvenor
Joshua Reynolds,
milieu XVIII^e,
collection privée.

Les deux hommes convinrent de l'arrivée de treize chevaux dont certains acquis à Londres par le marquis lui-même, de la mi-mars à la mi-avril, lors de son troisième séjour en Angleterre¹²⁷. Les chevaux furent conduits en décembre à Maisons par Pierre Rollet, piqueur du marquis de Voyer, devenu son entraîneur et homme de confiance¹²⁸.

Parmi ces chevaux, figurait le pur-sang *Mexico*, étalon de 7 ans, acquis de Lord Richard Grosvenor (1731-1802), premier comte de Grosvenor, pour la coquette somme de 16 800 livres¹²⁹. On trouve là confirmation des sommes

solliciter préalablement. Il lui rappela qu'il était encore le gouverneur du domaine royal (Poitiers, fonds D'Argenson, P 141 : lettre de Voyer à Chartres du 20 février 1779). Le mois suivant, il se fit l'écho des propos malveillants à son sujet au lieu d'aborder les chevaux de courses (ibid : lettre du 20 mars 1779).

¹²⁵ Le compte des écuries de 1775 fait état, pour les chevaux de selle, de carrosse, de chaise et de trait, des marchands La Bussière, Labbé, Augard, Le Blais, Chevalier, Sanson, Boizot, Rouvrièr de Barbot, Lostende, Breuil, Bégé, Becquet, Borel, Kindrick et du comte de Chamassens. En 1776, apparaissent : Bougon, Rossister, Mancet, Bouvier, De La Billarderie. En 1777, sont signalés : Gogel, Lamare en Lucquet dit Wigogne, Salmon, Levasseur et Wavigny. Cette année vit l'acquisition de 242 chevaux toutes catégories. Rossister toucha 1 320 livres pour un cheval de trait bai brun et 250 livres de gratification pour une course de chevaux. En 1779, sont évoqués : D'Egremont, le chevalier de Crussol, Dussot et le vicomte de Choiseul (AN, T 231/15-16, 27-30).

¹²⁶ Les goûts de luxe du marquis de Voyer furent dénoncés, dès les années 1750, par son oncle, le marquis René-Louis d'Argenson, à propos de sa maison d'Asnières. Ils peuvent être appréciés, de nos jours, dans le salon doré, conservé en Angleterre, à Cliveden House (Berkshire) et dans les décors de l'hôtel de Voyer aux Archives Nationales (hôtel de Rohan).

¹²⁷ Sur ce séjour, cf. Blomac, 2004, p. 248. Les précédents déplacements de Voyer dans le pays dataient de 1769 et d'août-septembre 1774 (ibid, p. 228-229, 247 et 249).

¹²⁸ Cf. Blomac, 2004, p. 256. Sur Rollet, ibid, p. 229 et 243.

¹²⁹ Ibid, p. 258. Grosvenor était aussi réputé pour ses qualités de mécène et de collectionneur. Ce cheval fut prêté au comte d'Artois en 1779. Voyer proposa au comte une jument plus rapide que le poulain qui avait couru contre lui et qu'il entendait faire

englouties par Artois dans la formation de ses écuries anglaises de Maisons et du Petit-Barbeau, puis de Fontainebleau à compter de 1781.

1777 fut aussi une année importante pour Voyer : il se vit proposer le rachat du haras normand du duc de Lauraguais, alors en pleine débâcle financière. Voyer pensait s'engager dans une reprise progressive moyennant 2 000 louis comptants mais que le duc refusa car étant inférieure d'un tiers à ses créances. Le marquis parvint donc à convaincre Bertin d'acquérir l'autre moitié du haras. Des juments de Lauraguais se retrouvèrent ainsi chez le comte d'Artois¹³⁰.

Marc-René de Voyer avait convaincu le prince de la nécessité de disposer des juments de race pour servir la gestation de poulains viables, la réputation de ses écuries, ainsi que ses victoires contre le duc de Chartres¹³¹.

Il convainquit également le prince d'encourager Louis XVI à créer, à la suite des courses des Sablons en 1775 et de Fontainebleau en 1776, une piste permanente sur le domaine royal de Vincennes dont il était le gouverneur depuis 1754. Organisé tous les ans en avril, le Prix du Roi fut l'une des dernières initiatives de Bertin en tant que ministre, créé à l'instigation des marquis de Conflans et de Voyer surtout. Ce dernier en rédigea soigneusement le règlement sur la base des *Racing Calendars* fournis par Rockingham. Les premières courses se tinrent en 1781¹³².

Artois s'engagea, quant à lui, dans la création des haras et de l'écurie anglaise de Maisons¹³³. Outre les ouvrages de réfections et de constructions, le prince réalisa plusieurs autres dépenses dont le détail est consigné dans un mémoire de Guyon de Frémont, contrôleur général des finances du prince, établi au château, d'un montant de 9 859 livres 13 sols 9 deniers au titre de 1777, dont 1 783 livres 10 sols pour les haras et les chevaux de courses¹³⁴.

Artois demeura un client fidèle du haras des Ormes, quand Chartres poursuivit Voyer de sa rancœur : en 1780, il lança une campagne diffamatoire contre son ami qui avait pris la tête de l'opposition au lotissement du Palais-Royal. Il l'accusa d'être un "commerçant", qualificatif infamant dans le milieu curial où les questions d'argent demeuraient

acheminer à Maisons par son piqueur. BUP, fonds D'Argenson, P 141, missive de Voyer du 20 mars 1779. Placée par erreur dans le dossier "Chartres".

¹³⁰ Ibid, p. 261.

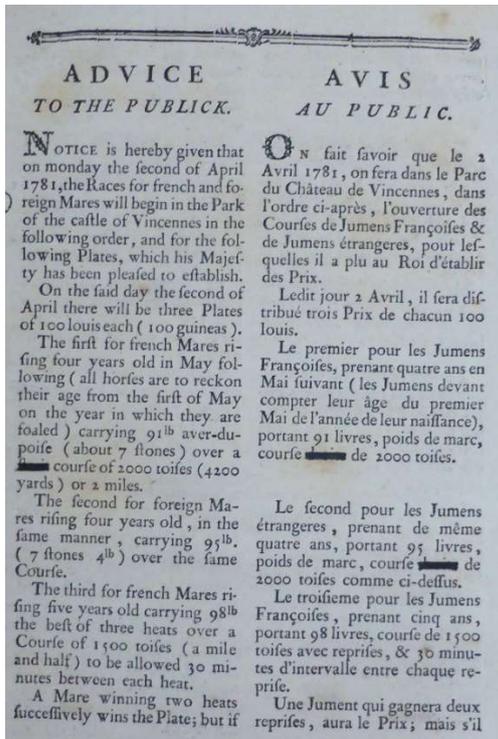
¹³¹ Ibid, p. 318. On trouvera de nombreux éléments sur les dépenses d'Artois pour son écurie anglaise dans le carton T 231/15-16 des Archives Nationales (1777-1782).

¹³² AN, H 1392 ; Blomac, 2004, p. 318.

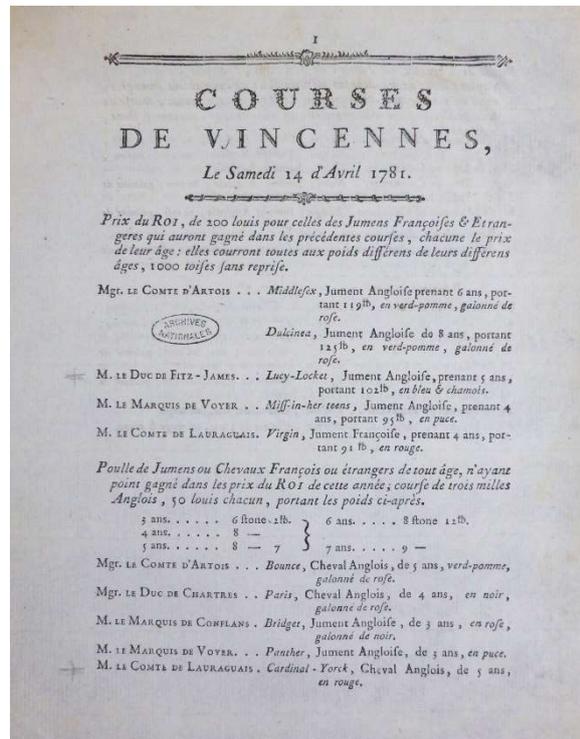
¹³³ Cf. *infra*.

¹³⁴ AN, R¹ 459 : Mémoires de bourreliers, ferrages, nourritures et autres fournitures.

taboues, quand bien même on dépensait sans compter (jeux, courses, dépenses somptuaires). Chartres se fit d'autant plus vindicatif que les chevaux de Voyer et ceux fournis à Artois l'emportèrent sur les siens lors du Prix du Roi à Vincennes du 10 avril 1781¹³⁵. Deux victoires qui inclinèrent Artois à s'arrêter une seconde fois aux Ormes, en juin 1782, alors qu'il se rendait en Espagne¹³⁶.



Brochure du Prix du Roi à Vincennes, 1781, A.N., H 1392



Brochure des courses à Vincennes, Prix du Roi, 14 avril 1781, A.N., H 1392

Ce double triomphe convainquit Marc-René de Voyer de former enfin, en 1781, sa propre écurie de courses aux Ormes. Elle se composait d'une douzaine de juments capables de soutenir la concurrence des Artois, Chartres, Conflans, Fitz-James et Lauraguais au Prix du Roi de 1782. Il engagea à cet effet la création d'une course hippique dans le parc des Ormes et recruta un jockey anglais, dit "le petit garçon français" en raison de sa taille et de son origine, envoyé par Rockingham en mars, tous frais

¹³⁵ Cf. Blomac, 2004, p. 355. Plusieurs courses étaient organisées dans le même mois avec des prix allant de 100 à 200 livres suivant l'importance de la course (longueur, âge et catégorie des chevaux, nombre de participants). Le duc de Chartres l'emporta une nouvelle fois avec *Glow-Worm*, le 6 avril 1781. On trouvera de plus amples éléments sur ce prix dans H 1392.

¹³⁶ Ibid, p. 368. Voir la recommandation donnée au marquis par son ami Jean-Louis Favier (1711-1784) d'être présent lors du passage de la "Bombe", surnom donné à Artois. Les Ormes, son haras et son relais de poste se trouvaient sur la route royale de Paris-Madrid via Tours, Poitiers et Bordeaux (actuelle RD 910).

payés¹³⁷. Voyer fit financer l'opération par son banquier parisien Perrégaux¹³⁸. Le marquis peaufina son projet avec des poulains et pouliches issus de l'étalon du comte d'Artois, *Mexico*, qu'il entendait faire courir *contre les chevaux de Mgr le comte d'Artois et de M. le duc de Chartres*¹³⁹.

Est-ce cette décision qui inclina à son tour le comte d'Artois à former, en 1781, le projet d'une vaste écurie de 300 chevaux à Fontainebleau, surpassant ainsi ce que son conseiller Voyer avait pu réaliser à Asnières au milieu du siècle¹⁴⁰ ? Confié à Bélanger, le projet fut réalisé en partie au droit des actuelles rues Saint-Merri et des Bois. Une partie du bâtiment fut dévolue à l'*écurie anglaise* du prince¹⁴¹.

Les quatre courses du Prix du Roi d'avril 1782¹⁴² furent les seules et uniques de la maison de course du marquis de Voyer : il décéda en effet quelque temps plus tard, le 18 septembre, en son château des Ormes.

Celles d'avril 1783 devaient l'être pour Artois, Louis XVI ayant décidé de mettre un terme aux folles dépenses de la famille royale. Le prince ne fut donc plus en mesure de maintenir ses haras dont celui de Maisons. Il dut faire don de ses *racehorses* au roi qui les fit affecter au haras de Chambord, confié au marquis de Polignac depuis 1780. C'est aussi là que furent envoyés les juments et effets du haras des Ormes, acquis par le piqueur Villeneuve lors de la liquidation effectuée en 1783-84¹⁴³. Une époque d'exception et de folie s'achevait¹⁴⁴.

¹³⁷ BUP, fonds D'Argenson, P 175 : Missives de Rockingham à Voyer des 1^{er} et 5 mars 1781. L'éleveur britannique déclara prendre en charge la pension et l'habillement de son jockey durant deux-trois ans. Voyer remporta en effet, le 2 avril 1781, la seconde course dévolue aux juments anglaises. Une jument bai certifiée par Lord Grosvenor, le 10 juillet 1780. Artois remporta, quant à lui, la 3^e course des juments françaises avec une bai brune, casaque vert pomme galonnée de rose, née à Maisons, certifiée par le marquis de Polignac, le 30 mars 1781 (AN, H 1392).

¹³⁸ Jean-Frédéric Perrégaux, banquier suisse installé à Paris dans la mouvance des Thélusson et Necker. Banquier du comte d'Artois également, il fonda son propre établissement en 1781 avec Jean-Albert Gumpelzhaimer, ancien correspondant à Paris de plusieurs banquiers européens. Il mit le pied à l'étrier du jeune Jacques Laffitte, futur propriétaire du château de Maisons.

¹³⁹ BUP, fonds D'Argenson, P 175 : Missive de Voyer à Rockingham du 1^{er} juillet 1781 aux Ormes. On observera l'emploi du terme "monseigneur" pour Artois et de "monsieur" pour Chartres.

¹⁴⁰ Ce haras de 250 chevaux surpassait en son temps les écuries des Condés à Chantilly (230 chevaux).

¹⁴¹ Cf. Droguet, *Bélanger* (...), 2021, p. 80.

¹⁴² Courses des 15, 18, 22 et 26 avril 1782.

¹⁴³ Cf. Blomac, 2004, p. 359.

¹⁴⁴ La période se faisait d'autant plus difficile que les haras du roi peinaient à trouver des débouchés aux pur-sang. Le haras des Ormes se trouva donc condamné dès cette

Les écuries du comte d'Artois : entre architecture et cheval (1775-1783)

Les écuries furent assurément le thème architectural favori du comte d'Artois. Les premières apparaissent à Versailles en 1773, tant pour son compte que celui de son épouse, conçues par Chalgrin et restées inachevées en 1783¹⁴⁵. Les dépenses en fournitures diverses, souvent effectuées en Angleterre, apparaissent alors¹⁴⁶.

En 1775, le prince acquit pour son épouse à Paris, les écuries de François-Guillaume de Briçonnet, héritier de la famille D'Estiau, à l'angle des rues de Lille et des Saints-Pères, et confia leurs extension et aménagements à Boullée jusqu'en 1777, puis à Bélanger jusqu'en 1783¹⁴⁷.

1776 fut celle des ouvrages des premières écuries anglaises de la plaine des Sablons à Neuilly et du Petit Barbeau à Samois, près de Fontainebleau, confiées aussi à Boullée, dans la perspective de la course de novembre¹⁴⁸. Dites aussi *maisons de courses*¹⁴⁹, elles entendaient se distinguer ainsi des écuries ordinaires (déplacements, trait).

L'année 1777 vit le réaménagement complet des écuries de Maisons, chef-d'œuvre de François Mansart¹⁵⁰, suivi de la construction d'une orangerie en vis-à-vis par Bélanger en 1778 afin de les dégager entièrement de cet emploi¹⁵¹.

Artois confia à son premier architecte la transformation en haras de ces immenses écuries en fort mauvais état, non entretenues depuis 40 ans au moins, et la création d'écuries anglaises près de l'abreuvoir¹⁵². Ceci

époque, la convention convenue avec Bertin ne pouvant plus être honorée. Ceci ne fut pas peu dans son décès en septembre en sus de la sale affaire du haras d'Amiens en 1780 et de la mort de Rockingham en juillet 1782.

¹⁴⁵ Cf. Lacaze, 2019, p. 121-142.

¹⁴⁶ AN, T 231/27.

¹⁴⁷ AN, R¹ 84 ; Pérouse de Montclos, 1994, p.237-238.

¹⁴⁸ AN, R¹ 312 ; T 231/15-16 et correspondance Rockingham, BUP, fonds D'Argenson, P 175.

¹⁴⁹ Cette dénomination apparaît en 1782 pour les sites de Vincennes et de Bagatelle dans un mémoire relatif à l'état des bâtiments du comte d'Artois (AN, R¹ 58).

¹⁵⁰ Le plan des couvertures du domaine en 1788 (AN, R¹ 69, dossier 8) et sur le plan cadastral napoléonien de 1820 (Archives départementales des Hauts-de-Seine) attestent l'ampleur de ces écuries, plus vastes que le château. Voir l'article de Béatrice Vivien.

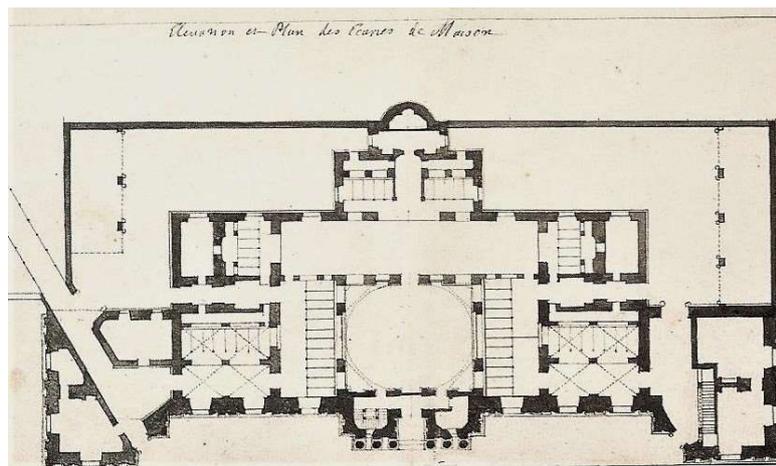
¹⁵¹ Orangerie réalisée par Bélanger en septembre-octobre 1778 : AN, R¹ 69, dossier 4.

¹⁵² AN, R¹ 69, dossier 1 : Mention de la création d'*une autre porte à deux vantaux brisés à l'écurie anglaise du côté de l'abreuvoir*, article 1 des ouvrages de Maisons arrêtés le 31 décembre 1777.

entraîna leur réaménagement complet, confié à un entrepreneur de Saint-Germain-en-Laye, Gaudron fils, associé à MM. Pangot et Bardou¹⁵³.

Ces écuries virent la restauration du superbe manège carré, couvert d'une coupole¹⁵⁴. Un espace dont l'ambition, alliée à celui de la Grande Écurie de Versailles par Hardouin-Mansart, devait influencer le dernier Mansart pour le manège de l'Entrepôt général d'Asnières voulu par Voyer au milieu du siècle. Une restauration d'autant plus emblématique que, comme une sorte d'aller-retour, elle se fit suivant les recommandations établies en 1752 par le marquis pour le bien-être des chevaux et de ses personnels¹⁵⁵. Ou comment deux ouvrages magnifiques de la maison Mansart devinrent parmi les plus beaux haras français de la fin du XVIII^e siècle. La beauté des lieux était d'autant plus impressionnante qu'Artois et Voyer étaient réputés fastueux. Deux haras, hélas oubliés, condamnés par le temps et les hommes au début du XIX^e siècle¹⁵⁶.

Décrite par Dezallier d'Argenville en 1779, la distribution du haras de Maisons nous est connue.



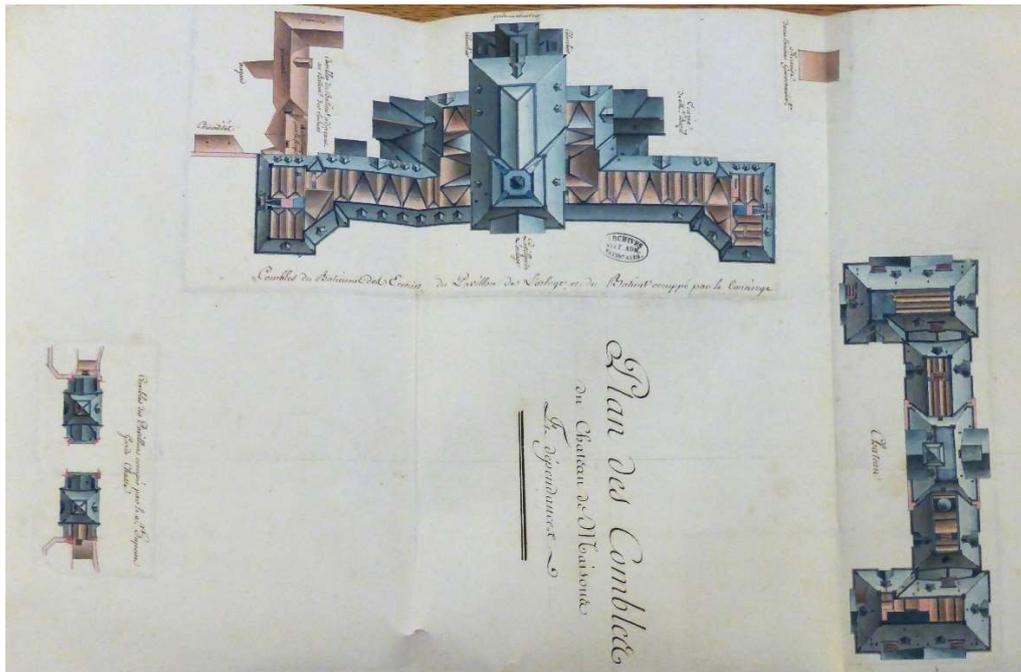
Plan des écuries de Maisons, XVII^e
Stockholm, Nationalmuseum, CC 113.

¹⁵³ AN, R¹ 58, Mémoire sur les ouvrages réalisés dans les résidences du comte d'Artois (s.d.) ; R¹ 72 : Mémoires des ouvrages de maçonnerie montant à 20 098 livres 6 sols 9 deniers, vérifié par Mulard, le 6 novembre 1778, puis réduit à 16 358 livres 10 sols par Moyreau, le 30 juillet 1779, confirmé par Bélanger et Chalgrin, les 2 et 17 octobre 1779.

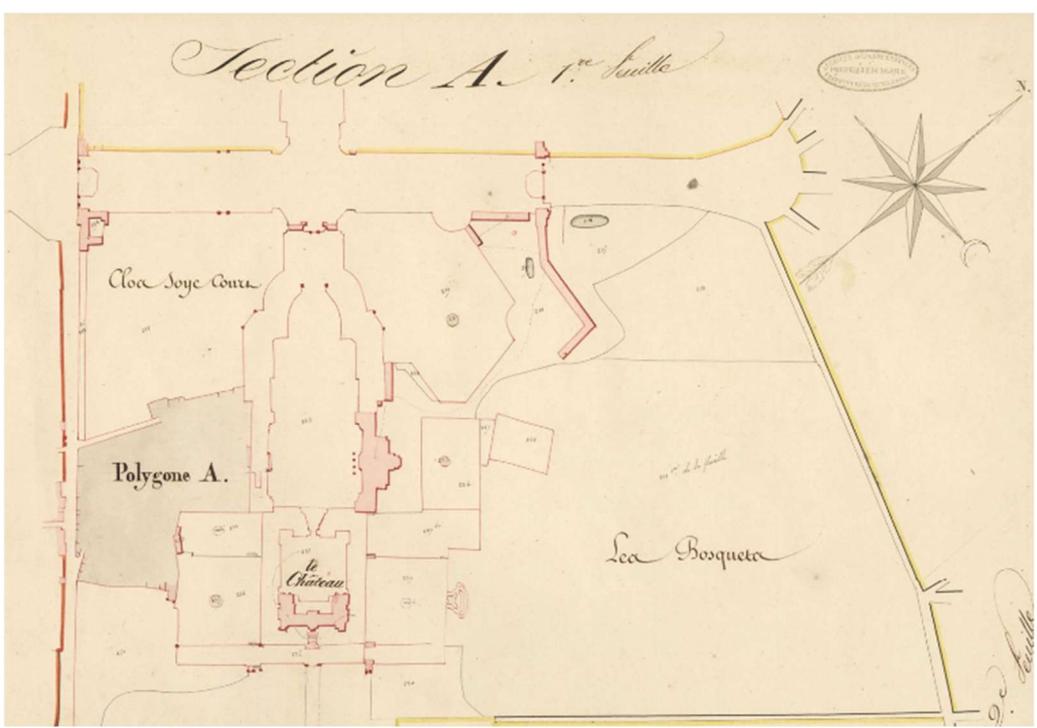
¹⁵⁴ Les ouvrages de ce manège sont décrits dans le mémoire de maçonnerie ci-dessus. Une fusion des formes appréciée de François Mansart, visible dans le grand escalier du château.

¹⁵⁵ BUP, fonds D'Argenson, P 130. L'Entrepôt général des Haras du Roi à Asnières fut bâti de 1752 à 1755 par Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne et contient jusqu'à 250 chevaux à sa cession par le marquis de Voyer en 1764. Cf. Cachau, 2016, p. 57-60.

¹⁵⁶ En 1834 pour Maisons, dans les années 1840-50 pour Asnières.



Plan des couvertures du domaine de Maisons par Lebrun, détail,
1^{er} septembre 1788, A.N., R¹ 69.



Plan cadastral napoléonien des bâtiments de Maisons, 1820
Archives départementales des Yvelines, 3 P 2/200/3.

Le vaste manège se trouvait dans le pavillon central, encadré par deux écuries de part et d'autre. Il débouchait, au fond, sur une galerie nantie de deux petites écuries aux extrémités et d'une troisième, plus vaste, au centre. Des passages desservaient un abreuvoir présenté sous forme de grotte.

La complexité et l'ampleur du plan montre qu'Artois sut employer ses nombreuses écuries pour ses chevaux anglais. Le logement des palefreniers, jockeys et autres personnels du haras fut organisé dans l'une des trois cours créées par-derrière¹⁵⁷. Les Anglais disposaient d'un quartier avec cuisine¹⁵⁸.

Un manège extérieur, dit *manège carré* en raison de sa forme, fut établi devant l'orangerie. Bélanger se vit confier la réalisation avec stalles, râteliers et mangeoires¹⁵⁹.

Les vastes écuries se révélèrent, toutefois, rapidement limitées pour les autres chevaux du prince. Aussi, décida-t-on d'affecter une des vacheries de la basse-cour aux *chevaux de suite de Monseigneur*¹⁶⁰.

Afin de pourvoir à l'alimentation en eau du domaine et du haras, le comte d'Artois fit procéder à la réfection complète du moulin à eau sur la Seine, nanti d'une pompe semblable à *celle du Pont Notre-Dame* à Paris¹⁶¹.

En novembre 1777, Le Roux, fournisseur du comte d'Artois à Paris, chargea le dénommé De Lyon, établi au Pecq, de se rendre au Petit Barbeau pour acheminer les équipages des gens de courses jusqu'à Maisons via la capitale¹⁶².

Outre les haras et écuries anglaises, Bélanger dut procéder à la réalisation d'*écuries portatives des prairies de Maisons* destinées à l'organisation des courses. La vocation hippique de Maisons était née !

Au nombre de trois, leur description est établie dans les mémoires du charpentier Colinet et du serrurier De Lassus en 1777, lesquels confirment leur installation dans les prés proches du château¹⁶³.

¹⁵⁷ Cf. Antoine Dezallier d'Argenville, *Description des environs de Paris*, Paris, 1779, p. 198-199.

¹⁵⁸ "Cuisine des Anglais" portée dans le mémoire de maçonnerie susdit (cf. note 153).

¹⁵⁹ AN, R¹ 69, Dispositions pour de nouvelles écuries à Maisons (1777), articles 14-15.

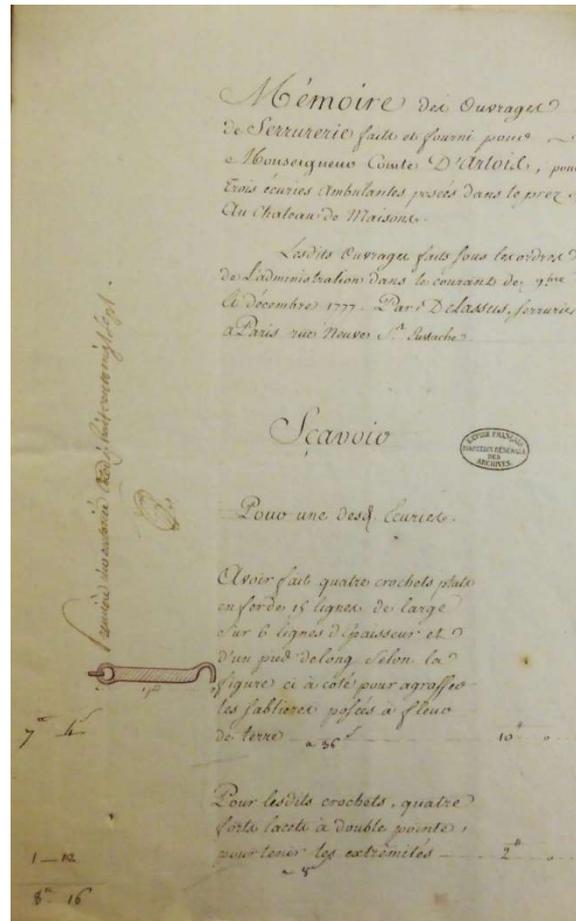
¹⁶⁰ Cf. note 153. Aile de la vacherie de la ferme, portée sur le plan des couvertures des dépendances du château (AN, R1 69) et visible sur le plan cadastral de 1820.

¹⁶¹ Ibid.

¹⁶² AN, T 231/15-16.

¹⁶³ AN, R¹ 69, dossier 2. Il s'agit peut-être du même serrurier que celui employé par Voyer à Asnières (?). Les deux mémoires, de 8 820 livres 17 sols (charpenterie) et 2 099 livres 1 sol (serrurerie) furent approuvés par Bélanger, le 1^{er} octobre 1778.

Réalisées d'octobre à décembre, ces écuries couvertes, confectionnées à Paris et voiturées jusqu'à Maisons, se composaient d'éléments en bois de chêne démontables, assemblés à l'aide de crochets, pitons, vis et autres supports coudés ou en équerre, d'où leur appellation, afin de former les stalles, râteliers et mangeoires de 17 pieds de long¹⁶⁴. L'une de ces écuries fut installée au pied de la grande terrasse du château¹⁶⁵.



Mémoire de serrurerie des écuries ambulantes de Maisons, détail, 1777
A.N., R¹ 69.

À Maisons, Artois poussa son anglomanie jusque dans l'achat d'arbres et d'arbustes étrangers à Londres, effectués en décembre 1777 par le jardinier écossais Thomas Blaikie (1751-1858), inspecteur de ses jardins¹⁶⁶.

¹⁶⁴ Ibid, article 2 du mémoire.

¹⁶⁵ AN, R¹ 69, *Dispositions pour de nouvelles écuries à Maisons* (1777), article n° 17. La position exacte de ces écuries n'ayant pu être indiquée au charpentier, les artisans durent s'en retourner à Paris pour revenir ensuite, levés à 4h du matin, arrivés à Maisons à 10h (cf. note 163, mémoire de Colinet).

¹⁶⁶ AN, R¹ 58-59 : Mémoire du 28 décembre 1777. Blaikie se rendit en Angleterre pour Bagatelle également.

1777 marque aussi l'acquisition bien connue de la pépinière royale du Roule à Paris où le marquis de Polignac fut établi à compter de 1780, suivie des projets des nouvelles écuries du prince et du lotissement du quartier, devenu "fief d'Artois" en avril 1778. Engagées en 1778-79, ces écuries restèrent inachevées en 1785¹⁶⁷.

Le prince fit aménager parallèlement jusqu'en 1783 des écuries, rue d'Anjou, mitoyennes de l'hôtel Marquet de Bourgade, alloué 14 000 livres par an. Des écuries sises non loin de celles du marquis de Voyer, rue du Marché d'Aguesseau, où Polignac avait bureau et logement¹⁶⁸.

En 1778, Artois se porta acquéreur de 22 chevaux *anglais* par le biais de Le Roux, son piqueur. Pour cette dépense, il recourut aux services de Cramer, banquier à Londres, pour un montant de 36 000 livres qui s'ajoutaient aux 2 400 livres fournies par De Nogaret, son trésorier général, soit un total de 38 400 livres, ce qui permit de couvrir les 38 190 livres 18 sols 1 denier de la dépense¹⁶⁹.

Cette année vit aussi la réalisation, pour 500 livres, d'un *grand fléau à bout tourné à l'anglaise de 42 pouces de longueur sur 3 pouces de large* par Mourette, maître balancier ajusteur à Paris, rue Saint-Denis, destiné à la pesée des chevaux. L'habillement des gens d'écuries fut fourni par Delage, tailleur des écuries du comte d'Artois, pour 5 769 livres 14 sols 4 deniers. La dépense fait état de palefreniers anglais¹⁷⁰.

L'écurie de courses du comte d'Artois (1777-1784)

Les courses étant organisées désormais tous les ans, quel que soit le site, la maison du comte d'Artois s'étoffait grandement. On dénombre ainsi, entre 1777-82, une douzaine de jockeys anglais au service du prince qui avaient pour noms : John Crosce, Thomas Lissy, Joseph Cassey, Charles Rutter, Jam Benitte, Charles Parviely, Jihid Doos, Richard Wilson, Littel Laninons, Housar, Jan Oudar. La traduction était assurée par un certain Jem¹⁷¹.

Le 3 octobre 1778, le marquis de Polignac fit procéder à la livraison, pour 480 livres, de seize culottes de peau de daim jaune, à raison de 30 livres

¹⁶⁷ Cf. Ollagnier – Lebeurre, 2021, p. 71-79. Contrairement à ce qu'indique Christophe Morin (p.79), les comptes des ouvrages des écuries s'arrêtent en 1785 (charpentes) et non en 1781. Ouvrages de sculpture en 1783 (AN, R¹ 86-87). Sur le logement de Polignac au faubourg du Roule en 1780, cf. AN, R¹ 88.

¹⁶⁸ Actuelle rue Montalivet.

¹⁶⁹ AN, T 231/15-16.

¹⁷⁰ Ibid.

¹⁷¹ Ibid.

chacune, dont deux furent piquées de soie à l'anglaise pour le jockey Janrisce¹⁷².

Les maîtres d'écurie et palefreniers anglais, au nombre de douze, sont établis dans le compte de 1779. Ils avaient pour noms : les frères Jean et William Harisson, Jean Reeves, Jean Dô, Jean Canon, Robert Walker, Aron Manor, Jean Cross et Richard Askill. Cinq autres portent des noms français : Charles Perseval, Pierre et Claude Lamour, Joseph Gayotte et Jean Hussard¹⁷³.

Ils furent portés à vingt-et-un en 1782 : Thomas Veink, René et Cadet Gayotte, Guillaume Michel, George Casi, Jean Perseval, Bonne Montagne, Simon Richem, Jean Scott et les dénommés Gros-Os, Pierrot, Thomas, Paris, Crops, Mesnil. Des années précédentes ne restent plus alors que : Jean et William Harisson, Jean Reeves, Aron Manor et Charles Perseval¹⁷⁴.

En 1779, une piste circulaire fut réalisée au Petit Barbeau pour un montant de 328 livres.

De 26 477 livres en 1776, les dépenses de l'écurie anglaise grimpèrent à 36 688 en 1777, 30 183 en 1778, 23 514 en 1779, 34 809 en 1780, 35 325 en 1781, notamment en raison de l'ambitieux projet bellifontain, et 30 993 livres en 1782¹⁷⁵.

Le tournant des années 1780, marqué par le scandale du mauvais acheminement des juments du roi depuis le haras des Ormes au haras royal d'Amiens en septembre 1780¹⁷⁶, celui de la gestion des finances du comte d'Artois par Radix de Sainte-Foy, accusé par Necker de détournement de fonds en 1780, les difficultés du marquis de Polignac en 1781 à écouler les chevaux produits par les différents haras, dont ceux des Ormes, le décès du marquis de Voyer en 1782, puis la fin programmée des dépenses du comte d'Artois, la même année, sont autant d'évènements qui mirent fin aux intenses relations Artois-Voyer.

La disparition de Marc-René de Voyer arrivait en effet à point nommé : les années à venir seront celles des restrictions budgétaires imposées par Louis XVI afin de mettre un terme aux dépenses faramineuses et à la folie des grandeurs de son cadet. Bélanger ne devait plus se contenter que de la conception de projets sans lendemain et de minces réalisations¹⁷⁷.

¹⁷² Ibid.

¹⁷³ Ibid.

¹⁷⁴ Ibid.

¹⁷⁵ Ibid.

¹⁷⁶ Sur cette sale affaire de déstabilisation de la réputation du marquis de Voyer, cf. AN, H 1392.

¹⁷⁷ Cf. Faisant, *Bélanger (...)*, 2021, p. 63.

Des restrictions budgétaires qui conduisirent, outre les chevaux, à la suppression des *jacquets* et palefreniers anglais du comte d'Artois au 1^{er} avril 1784. Ils ne purent prétendre à aucun gage et nourriture jusqu'à leur départ de Maisons au 1^{er} septembre. Le marquis de Polignac accepta toutefois d'alimenter certains d'entre eux contre paiements¹⁷⁸.

Les échanges Polignac-Voyer, l'autre versant de la relation avec le comte d'Artois

Depuis la formation de sa maison en 1773, le marquis François-Camille de Polignac (1718-1802) était le premier écuyer du comte d'Artois¹⁷⁹. Son action remarquable dans l'acquisition des chevaux et pur-sang ainsi que sa gestion des écuries lui valut, en mai 1780, d'être désigné inspecteur des haras du roi à la démission du ministre Bertin, puis directeur en décembre¹⁸⁰. Cette année fut d'autant plus faste pour Polignac qu'il fut fait gouverneur du domaine de Chambord¹⁸¹. Son neveu Armand-Jules-François obtint, quant à lui, la pairie, le 20 septembre, fait duc par Louis XVI.

Le marquis de Polignac devint désormais l'interlocuteur du marquis de Voyer dans les échanges de "chevaux entiers", juments et étalons royaux pour la monte entre l'Entrepôt général d'Asnières et le haras des Ormes, ainsi que dans l'achat de ses pur-sang.

On trouvera dans la série H des Archives Nationales l'état de ces échanges¹⁸² : si le marquis de Polignac se montre souvent un directeur aimable et attentif afin de satisfaire au mieux les attentes du marquis dans le fonctionnement de son haras, notamment en matière de prix des chevaux et de paiements, suivant la convention établie avec son prédécesseur Bertin, il se montre également un ferme négociateur afin de ne pas se laisser déborder par la position du marquis, tant en matière équestre qu'au regard de celle du comte d'Artois. Polignac sut faire prévaloir les intérêts de son administration, exposant ses difficultés propres.

De son côté, Voyer ne masquait pas la nécessité de maintenir à flot une entreprise aussi hasardeuse qu'un haras privé, passant en revue les divers exemples du genre et n'hésitant pas à faire cette confidence : *les*

¹⁷⁸ AN, T 231/15-16

¹⁷⁹ Il apparaît dans l'Almanach royal dès 1774.

¹⁸⁰ Le département de Bertin ayant été supprimé, les haras du roi revinrent au ministre de la Guerre, le prince de Montbarey, jusqu'en décembre 1780. Sur les raisons non avouées de cette nomination, cf. note 186.

¹⁸¹ Appartements XVIII^e du château. Une nomination qui permit de sortir ce domaine de l'oubli.

¹⁸² AN, H 1392-1393 (1764-1790).

deux haras de M^r le comte d'Artois et de M^r le duc de Chartres sont plutôt des objets d'amusements et de spéculation que d'utilité publique (sic)¹⁸³ !

La relation Polignac-Voyer s'établit aussi via le bras droit du marquis aux Ormes, André-Hercule de Grandmaison, en charge de l'inspection des haras de Touraine et d'Anjou¹⁸⁴. Ses rapports et correspondances avec le directeur des haras du roi sont signés et datés aux Ormes où il résida jusqu'en 1782. Considéré par Voyer comme le meilleur inspecteur du royaume, formé par lui, Grandmaison opérait l'interface entre Polignac, Voyer et l'intendant de la généralité de Tours, François-Pierre du Cluzel, marquis de Montpipeau (1734-1783)¹⁸⁵. Il apparaît comme le grand artisan de la qualité des haras de son ressort.

L'expérience acquise par le marquis de Polignac au contact du milieu équestre et sa compréhension sur les conseils avisés et recommandations de Marc-René de Voyer, comme au temps de Bertin, lui valurent de voir le domaine de Chambord affecté aux haras du roi en 1782. C'est dans ce contexte que les pur-sang du comte d'Artois y furent affectés lors de la liquidation de ses haras, dont celui de Maisons, en 1783-84¹⁸⁶.

Les exigences de la fonction et la pression exercée par certains membres de la cour, à commencer par celle de la reine, conduisirent François-Camille à céder la place à son neveu, le duc de Polignac, en mai 1786. Il y demeura jusqu'en juillet 1789. Le marquis avait conservé toutefois la direction des haras de Chambord et de la généralité de Paris¹⁸⁷.

Conclusion : le paradoxe Voyer d'Argenson

Marc-René de Voyer de Paulmy d'Argenson, marquis de Voyer, est sans aucun doute l'un des plus grands paradoxes de l'histoire du XVIII^e siècle : comment un personnage aux réseaux si développés, tant en France qu'en Europe (Angleterre, Pays-Bas, Allemagne, Suède), un protecteur des arts si éclairé et réputé en son temps et un éleveur de chevaux si déterminant

¹⁸³ AN, H 1392 : Rapport sur l'état des haras du royaume au marquis de Polignac, rue d'Anjou (s.d.). Une réflexion en référence à la jeunesse des princes.

¹⁸⁴ AN, H 1371-1373 (1777-1790).

¹⁸⁵ Intendant de la généralité de Tours (Touraine, Anjou, Maine) de 1734 à sa mort. Voir son instructive correspondance avec le marquis de Voyer dans le fonds D'Argenson de Poitiers (P 147).

¹⁸⁶ Si l'on en croit Dufort de Cheverny, le haras de Chambord était devenu les écuries cachées du comte d'Artois. C'est à dessein que son premier écuyer fut fait directeur des haras du roi. Cf. Crèvecœur, 1886, t. I, p. 130-131.

¹⁸⁷ AN, H 1391. Les haras de Normandie, Limousin et Auvergne relevaient du Grand Écuyer.

dans l'émergence du pur-sang et le développement du cheval français, a-t-il pu être oublié à ce point des mémorialistes et des historiens¹⁸⁸ ?

Son engagement auprès des deux plus grands princes de la fin du XVIII^e siècle, Chartres et Artois, et de leur proche entourage (Polignac, Pérusse des Cars, Radix de Sainte-Foy), aurait dû le faire retenir des contemporains aux côtés des grands mécènes et influenceurs des Lumières si souvent évoqués (Caylus, Lalive de July, Watelet, Julienne, etc).

Comme l'observa judicieusement Nicole de Blomac, ses grandes qualités, son aura auprès de maintes personnalités de la cour, dont le directeur des Bâtiments du roi Marigny, contribuèrent, paradoxalement, par la jalousie et les rivalités du milieu de cour, non à sa reconnaissance mais au mépris de divers mémorialistes¹⁸⁹.

Faut-il y voir la conséquence d'une attitude singulière faite de mœurs libertines, de goûts étranges, de son athéisme et de croyances "baroques" sulfureuses, tels qu'indiqués par le duc des Cars, qui en faisait assurément un personnage à part ?!

Quoi qu'il en soit, cet article contribue une fois encore à la réhabilitation d'un homme dont l'action auprès du comte d'Artois demeurait ignorée. Un homme qui œuvra, au milieu du règne de Louis XVI, au développement des qualités de mécène du prince, à l'émergence de ses écuries de course, dites "anglaises", dont celles de Maisons (1777-82).

Tout comme la protection apportée dès ses débuts à son premier architecte, François-Joseph Bélanger, le rôle du marquis de Voyer auprès du comte d'Artois ne peut donc plus être ignoré désormais¹⁹⁰.

¹⁸⁸ Malgré nos travaux, ceux de Nicole de Blomac, d'Anne Leclair, de Véronique Meyer et d'autres, la figure du marquis de Voyer ne fut réellement reconnue qu'à l'inauguration des décors de son hôtel parisien aux Archives Nationales en 2021.

¹⁸⁹ Cf. Blomac, 2004, p. 253-254.

¹⁹⁰ Cet aspect du marquis de Voyer comme son activité auprès de Bélanger et d'Artois fut négligée lors du colloque international sur l'architecte tenu à Paris et Maisons-Laffitte, les 6-8 décembre 2018. Nous sommes heureux d'en avoir pu développer les différents aspects dans ce numéro.

Bibliographie

Barrier (Janine) – « Les voyages outre-Manche de François-Joseph Bélanger », *Histoire de l'Art*, n°12, 1990, p. 37-48.

Barrier (Janine) - *William Chambers. Une architecture empreinte de culture française suivie de Correspondance avec la France*, Paris, 2010.

Baulez (Christian) - « L'Antichambre des chiens et la Salle à manger des Retours de chasse », *Versalia*, n° 3, 2000, p. 42.

Blomac (Nicole de) - *La gloire et le jeu, des hommes et des chevaux, 1766-1866*, Paris, 1991.

Blomac (Nicole de) - *Voyer d'Argenson et le cheval des Lumières*, Paris, 2004.

Cachau (Philippe) - *Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne, dernier des Mansart (1711-1778)*, thèse d'histoire de l'art, Daniel Rabreau (dir.), 3 tomes, 2004.

Cachau (Philippe) - « Le château de Christian IV, duc des Deux-Ponts, à Jägersburg. Un château français en Allemagne (1752-1756) », revue *Francia*, n° 39, Institut historique allemand, Paris, 2012, p. 135-165.

Cachau (Philippe) - *Le château des Ormes*, coll. « Itinéraires du Patrimoine », Service régional de l'Inventaire de Poitou-Charentes, Poitiers, 2013.

Cachau (Philippe) - « L'entrepôt général d'Asnières ou les beaux haras oubliés du marquis de Voyer (1752-1755) », *Revue des Amis du Cadre noir de Saumur*, n° 89, 2016, p. 57-60.

Cachau (Philippe) - « Le mécénat du marquis de Voyer au château et aux haras d'Asnières-sur-Seine : enjeux politiques et culturels (1750-1755) », *Bulletin de la Société de l'Histoire de l'Art français*, année 2013, 2017, p. 139-171.

Cachau (Philippe) - « Julien-David Le Roy (1724-1803). Correspondance avec le marquis de Voyer (1766-1777) », *Le Journal des Savants*, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Institut de France, n° 1, janvier-juin 2020, p. 211-307.

Claeys (Thierry) - *Dictionnaire biographique des financiers en France au XVIII^e siècle*, Paris, 2011.

Crèvecoeur (Robert de) - *Mémoires sur les règnes de Louis XV et de Louis XVI et sur la Révolution par J.N. Dufort de Cheverny (1731-1802)*, 2 tomes, Paris, 1886.

Dezallier d'Argenville (Antoine) - *Description des environs de Paris*, Paris, 1779.

Fletcher (Jean-Jacques) - *Mémoires du duc de Lauzun, général Biron*, Paris, 1986.

Gallet (Michel) - *Les architectes parisiens du XVIII^e siècle. Dictionnaire biographique et critique*, Paris, 1995.

Lacaze (Julien) - « L'hôtel des écuries d'Artois à Versailles », *Versalia*, n° 22, 2019, p. 121-142.

Lebeurre (Alexia) - **Ollagnier** (Claire) - *François-Joseph Bélanger, artiste architecte (1744-1818)*, Paris, 2021.

Pérouse de Montclos (Jean-Marie) - *Étienne-Louis Boullée*, Paris, 1994.

Pérusse des Cars (François-Joseph de) - *Mémoire du duc des Cars, colonel du régiment de Dragons-Artois (...)*, 2 tomes, Paris, 1890.

Petty Fitzmaurice (Edmond George) - *Life of William, Earl of Shelburne*, vol. 1 (1737-1776), Londres, 1912.

Stern (Jean) - *À l'ombre de Sophie Arnould. François-Joseph Bélanger, architecte des Menus Plaisirs, premier architecte du comte d'Artois*, Paris, 1930.

Taillefer (Michel) – « À propos du "voyage maçonnique" du duc de Chartres dans les provinces méridionales du royaume (1776) », *Études sur la sociabilité à Toulouse et dans le Midi toulousain de l'Ancien Régime à la Révolution*, Toulouse, 2014.



Lord Assheton Curzon et sa jument Maria
George Stubbs, 1771, Louvre.